

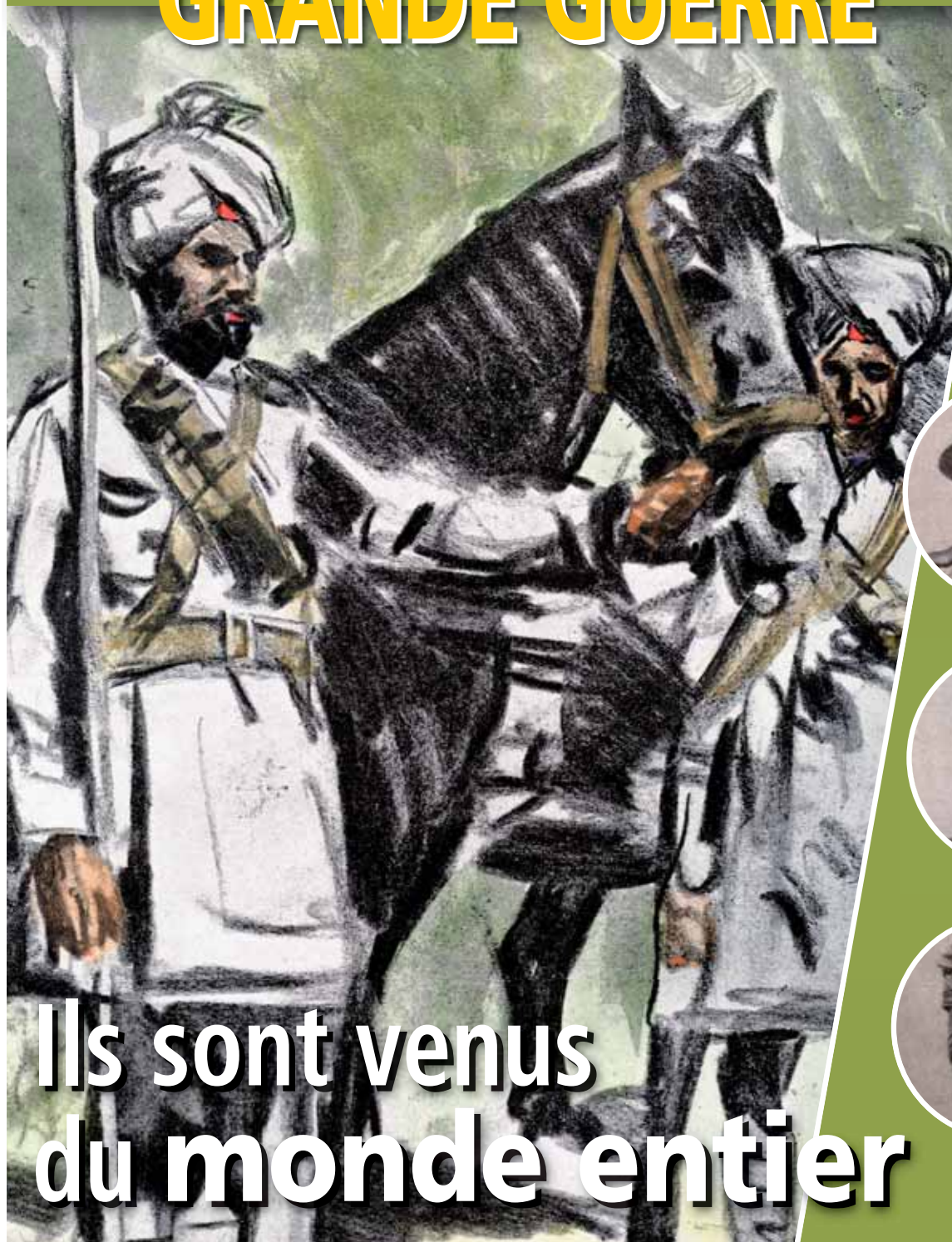


1914-1918

Tiré à part extrait du n° 96 de L'Écho du Pas-de-Calais

2008

GRANDE GUERRE



Ils sont venus
du monde entier



Anglais, Chinois et bien d'autres se succédèrent en 14-18 dans la ferme de ma grand-mère maternelle. De là ils partaient à la bataille, au Front très proche... Ils ne revinrent pas tous hélas reprendre leurs affaires. Au décès en 1943 de mon aïeule, on découvrit dans une pièce objets et conserves toujours en attente de restitution ! Pour elle tout cela était intouchable. Pour la famille ce fut le partage et je conserve encore un petit poêle de campagne mais les « biscuits anglais » contenus dans des grandes boîtes en fer blanc furent mangés pendant la Deuxième Guerre mondiale. On ne pouvait pas les laisser aux Allemands. Ce sont bien d'autres images, anecdotes et portraits de ces terribles années que vous découvrirez dans ces pages spéciales éditées pour se joindre à la commémoration, voulue par notre conseil général, du 90^e anniversaire de la fin de cette guerre. C'est l'histoire non pas des batailles mais écrite par les participants issus de tous les continents qui combattirent dans le Pas-de-Calais. Témoignages humains et émouvants qui nous font désirer toujours plus la Paix. L'ennemi d'alors qui construit maintenant l'Europe avec nous fut tout aussi atteint dans la chair de ses hommes, parfois bien jeunes comme celui qui fut tué chez nous à 14 ans. Notre Département, en tête pour le nombre de nations qui envoyèrent des soldats, se devait de leur accorder les pages qui suivent.

Roland Huguet,
président de l'association
Les Échos du Pas-de-Calais

La Grande Guerre dans le Pas-de-Calais Enfer, chaos et xx^e siècle

PARCOURS ou survolé à la fin de l'année 1918 quand les canons se sont enfin tus, le Pas-de-Calais reflète trois fortes dimensions d'un conflit qui a impliqué les cinq continents. Dans la zone de front - 200 communes touchées - d'une profondeur de 30 à 40 kilomètres, il n'y a plus rien. Autour de Bapaume surtout. Ni arbres, ni maisons, ni églises. Dans la zone d'occupation (allemande) - « elle fut pensée et méthodique », précise Yves Le Maner - la vie et le charbon reprennent petit à petit leurs droits. Dans la zone arrière (Boulonnais, Montreuillois, Audomarois, Ternois) où sont passés des millions de combattants : états-majors, hôpitaux, cantonnements ont laissé des traces fraîches dans les terres et dans les esprits.

À un moment donné, toutes les communes du Pas-de-Calais ont été de près ou de loin liées à la Première Guerre mondiale. Toutes ont vu partir les plus jeunes de leurs habitants ; toutes ont pleuré leurs « Morts pour la France ». À l'heure du 90^e anniversaire de la fin de la Grande Guerre, « nous assistons à un basculement de la mémoire vivante vers l'histoire », explique le directeur de la Coupole, centre d'histoire et de mémoire du Nord - Pas-de-Calais. Les derniers Poilus sont morts et les voix laissent le champ libre aux photographies, aux journaux de marche des régiments... Autant de documents qui balaient l'idée simpliste d'une guerre entre Français, Allemands et Anglais. Cette guerre était mondiale et le Pas-de-Calais apparaît « comme un condensé du monde en guerre » pour reprendre l'expression de l'historien Xavier Boniface. Une loupe posée sur ce condensé met en évidence les Canadiens, les Australiens, les Néo-Zélandais, les

Indiens, les Portugais, les Américains, les Sud-Africains... Français et Anglais mirent leurs colonies à rude épreuve. Dans les tranchées, sur les champs de bataille du Pas-de-Calais.

« Le front se bricole »

La Première Guerre mondiale dans notre département peut se diviser en trois étapes. De fin août 1914 à fin octobre 1914, on assiste à une guerre de mouvement, « la grande armée allemande avançant vers Paris », les villages servant d'appui aux combats avec un « mélange » franco-britannique. « Le front se bricole au fur et à mesure » explique encore Y. Le Maner. Les derniers affrontements classiques se déroulent début octobre (Courcelles-le-Comte, Saint-Laurent-Blangy, Lorette...). Et la première bataille d'Ypres marque un tournant, la fin de la « course à la mer ».

« 100 % britannique »

Arrive la « guerre fixe » sur un tracé global qui ne bouge pas, le retrait Hindenburg constituant la seule exception. Fin 1915-début 1916, les Alliés attendent une « nouvelle armée » ; des unités arrivant du

Canada, d'Australie. Nouvelles troupes plongées dans le bain de sang de la Somme alors que la France « engage tout ce qu'elle a à Verdun ». À partir de 1916, dans le Pas-de-Calais, le front est devenu « 100 % britannique ». Avril 1917 est placé sous le signe d'une offensive majeure : victoire à Vimy, échec à Arras ; et en novembre 1917 à Cambrai, les Allemands emploient pour la première fois des techniques de contre-attaques d'infanterie.

Avancées méthodiques

Le retrait russe sonne le retour de la guerre de mouvement. En mars 1918, les troupes d'élite prussiennes partent à l'assaut. La bataille de la Lys fait craquer les Anglais, les Français reviennent : « le trou est bouché de justesse ». Dès la fin août 1918, moral retrouvé, les Britanniques attaquent méthodiquement et font de sacrés bonds en avant. C'est la 2^e bataille d'Arras, la prise du canal du Nord (en chantier depuis 1913) fin septembre 1918. La Grande Guerre a profondément bouleversé le Pas-de-Calais. Dans sa chair. Avec ces hommes venus du monde entier, il entrait dans le xx^e siècle.



Photo fonds documentaire - Michel Gravel

LES ÉCHOS
du Pas-de-Calais

Les Échos du Pas-de-Calais
BP 139 - 5, place Jean-Jaurès
62194 Lillers Cedex
Tél. 03 21 54 35 75 - Fax 03 21 54 34 89
http://www.echo62.com
courriel contact@echo62.com
ISSN 1254-5171

Directeur de publication : Roland Huguet
Directeur de la rédaction : Jean-Yves Vincent
Rédacteurs en chef : Philippe Vincent-Chaissac et Christian Defrance
Chef de rubrique : Marie-Pierre Griffon
Rédactrice-graphiste : Magali Crombez
Photographe : Jérôme Pouille
Secrétaire de rédaction : Claude Henneton

Outre les personnes citées par ailleurs,
ont particulièrement contribué
à la réalisation de ce cahier :

Michel Gravel, Hugues Chevalier, Yves Le Maner,
Robert Wahinski, Alain Jacques, Dominique Faivre,
Brigitte Deligne, Henri Claverie, Yann Hodié,
Raymond Sulligez, Philippe Égu.

Imprimé à 2 000 ex - Impression IEH, Montreuil-sur-Mer

Textes : Philippe Vincent-Chaissac

MAROCAINS, ALGÉRIENS, TUNISIENS...

De l'Afrique à l'Artois, sans perdre le nord...

POUR l'immense majorité des habitants du Pas-de-Calais, le nom de Vimy est intimement lié au Canada depuis la bataille d'avril 1917. Le mémorial canadien s'étale dans tous les livres d'histoire, de tourisme. Incontournable. Vimy, ce n'est même plus la France... c'est le Canada.

Aussi le monument marocain qui aurait été restauré il y a quelques années aux frais du roi du Maroc, passe (presque) inaperçu. Pose même question... La raison de sa présence est somme toute facile à trouver : la crête de Vimy, fortifiée et tenue par les Allemands depuis 1914, était convoitée depuis longtemps par la France, pour sa position stratégique, au même titre que la colline Notre-Dame-de-Lorette.

En 1915, dans le secteur de Souchez, les armées française et allemande se font face, enterrées dans des lignes de tranchées successives. La France s'entête à vouloir reprendre Lorette malgré une artillerie déficiente et veut percer le front. Cette fois, elle se fixe la crête de Vimy comme objectif, bien qu'il n'apparaisse pas très réaliste.

Sur la crête de Vimy

Le 9 mai, la Division marocaine passe à l'attaque, droit devant elle. Contre toute attente, elle franchit les quatre lignes de tranchées allemandes successives et arrive sur la crête, une heure et demie plus tard. Même si les pertes sont importantes, le succès est indéniable, incroyable même. Tellement incroyable que les renforts qui auraient dû suivre pour nettoyer le secteur, ne sont pas là. Pas prêts. Trop loin pour réagir rapidement.

Alors, il faut tenir la position, jusqu'à la dernière limite. Pierre Miquel écrit dans *La Butte sanglante* : « Ils ont eu tort d'être vainqueurs, ceux de la Marocaine. Il est question désormais de minimiser leur exploit [...] puisque l'on n'a pas les moyens de soutenir ce qui est fait ».

Division sacrifiée

La division marocaine est alors considérée comme un point de fixation des tirs ennemis... Ce qui revient à dire qu'elle est sacrifiée. Ce que le mémorial de la Division marocaine commémore... Sauf que pour le sociologue Abdelmoula Souidia : « c'est un faux », dans le sens, où il laisse penser qu'il honore la mémoire de soldats marocains... Or, il n'y en avait pas dans la Division marocaine. Elle est appelée ainsi parce qu'elle est rentrée du Maroc, en août 1914. Réorganisée, elle comptait des unités d'origines diverses. Dans le cas de la conquête de la crête de Vimy, il s'agit de tirail-



Le café dans un camp marocain près d'Aix - Noulette

leurs algériens, recrutés en Algérie ou en Tunisie, et de légionnaires, volontaires américains, polonais, tchèques, étrangers de tout poil, suédois, suisses comme Blaise Cendrars,

Où sont les Marocains ?

Difficile dans ces conditions de s'y retrouver. Pourtant, il y a bien eu des soldats marocains engagés sur le front de l'Artois. La présence du 1^{er} régiment de marche de tirailleurs marocains est attestée en mai-juin 1915 du côté de Angres et Aix-Noulette. Le passage de régiments de marche de spahis marocains est également connu, à Arras, Hesdin. Abdelmoula Souidia, lui, parle du caïd-mia (lieutenant) Brick Ben Kaddour, l'un des rares officiers marocains, qui a participé à la défense de Béthune, tué à Radinghem-en-Weppes et de l'un de ses amis Abbas Ben M'Hamed, tué à Richebourg en 1914. Mais, excepté si l'on connaît parfaitement l'histoire des régiments, il est bien difficile de s'y retrouver car il n'y a pas de cimetières marocains, algériens ou tunisiens... Seulement des

carrés musulmans, à Lorette, bien sûr, à La Targette également où les tombes musulmanes de 39-45 sont plus nombreuses que celles de 14-18. D'où cette question : où sont passés les Marocains ? Un peu partout, dans les cimetières de la région, au hasard des regroupements de corps. Sachant qu'ils furent plus de 30 000 (37 000 selon Pierre Miquel), à avoir quitté leur pays pour combattre aux côtés des soldats français.



Tirailleurs algériens, à Carency



Le mémorial de la Division marocaine

Grâce à leurs glorieux aînés venus se battre aux côtés des Français

Ils s'inscrivent dans l'histoire de France

DANS le cadre de l'association Memoria Nord, le sociologue Abdelmoula Souidia emmène régulièrement des collégiens dans les cimetières et lieux de mémoire. « C'est *lourd de sens* » dit-il. L'histoire qu'ils apprennent en classe, c'est aussi la leur. « Ils s'inscrivent dans l'histoire de France ».

Et cela les éloigne du monde ouvrier, leur seule référence. « Leurs parents sont venus ici pour travailler, et d'un seul coup ce sont des héros », poursuit Abdelmoula Souidia, dont le père était mineur à Évin-Malmaison avec tout ce que cela comporte de respect.

L'homme explique que le Maroc était un protectorat (au contraire de l'Algérie qui était une colonie). Et si les Marocains sont



Pour les Français d'origine marocaine, il y a tout un travail de mémoire à faire. Ici, cérémonie dans le carré musulman de Lorette.

venus combattre en France, c'est parce que le roi le leur a demandé. Ils ont répondu massivement. Ils venaient avec leurs chevaux, avaient les cheveux très longs et portaient la djellaba qui flottait au vent lorsqu'ils étaient au galop. Les Allemands qui ne les aimaient pas, les ont surnommés les *Hirondelles de la mort*.

Aujourd'hui, les Marocains ne sont pas rares à avoir un aïeul qui a fait la guerre en France. Ça fait partie de leur histoire... Abdelmoula Souidia explique qu'il est régulièrement interrogé par des Marocains qui veulent savoir où se trouve telle ou telle sépulture. Pas facile car dans les tombes, il y a beaucoup d'inconnus. Et lorsqu'ils ont la réponse à la question, ils n'obtiennent pas leur visa, pour venir se recueillir... Il reste à faire pour que les mentalités avancent.

Et les démarches sont parfois longues. Ce fut le cas par exemple pour que Brick Ben Kaddour qui avait été inhumé sous une croix latine, puisse reposer sous une stèle musulmane. Le capitaine Josse, ancien spahi, qui s'était rendu compte de l'anomalie a dû pour cela mener bien des tractations. C'est tout un travail de

mémoire qui reste à faire. M. Souidia qui cherche quelques finances pour éditer un livre sur le sujet veut rappeler que « les Marocains ont participé à l'empire français ». À la grandeur de la France en somme... Lorsque l'heure de la démobilisation est venue, ils sont repartis là-bas avec une toute autre vision de la France. Concernant les Algériens, l'historien Carl Pépin explique que la guerre 14-18 leur a fait prendre conscience, qu'ils existaient en tant que peuple aspirant à l'indépendance. Sentiment renforcé avec la Seconde Guerre mondiale. Pour les Marocains dont l'histoire en tant que nation est beaucoup plus ancienne, il n'y en a pas eu besoin. Mais cela les a sans doute renforcés dans l'idée de sortir d'un protectorat qui était loin d'être accepté par tous.

FRANÇAIS

les Brassards rouges : Oubliés de l'histoire

Qui connaît les Brassards rouges ? Philippe Égu de Grenay s'émeut de l'oubli de ces bataillons d'ouvriers civils qui, refusant de travailler pour l'ennemi, ont été déportés, maltraités, martyrisés. C'était le cas de son grand-père maternel, Georges Cambier, menuisier, emmené de force à 19 ans, et qui a survécu aux privations et aux coups. Pour M. Égu, « les Nazis n'ont pas inventé les camps de concentration en 40. Toute l'organisation était en place dès la Grande Guerre. »

Peu d'études ont été menées sur le sort des civils en zone occupée, mais de nombreux témoignages y relatent les difficiles conditions de vie. Réquisitions, atrocités collectives, représailles et travaux forcés se sont multipliés. Dès 1914, les civils sont devenus

pour l'occupant une main-d'œuvre corvéable pour « l'effort de guerre » notamment pour la reconstruction d'infrastructures détruites lors des combats. Quand ils résistaient, les civils (et parfois même les femmes et les jeunes filles) étaient déportés dans des camps de travaux forcés. Ils formaient alors les ZAB « Zivilarbeiter-Bataillone » (bataillons de travailleurs civils) et portaient un signe distinctif : le brassard rouge... Certains l'ont gardé jusqu'en 1918 ! Les conditions de vie de ces Brassards rouges étaient semblables à celles des prisonniers des camps de déportation.

Récalcitrant

Georges Cambier avait refusé de se soumettre à la volonté des Allemands, il a été puni. Avec un demi-millier d'autres

civils, il s'est vu emmener - « comme un bagnard », ce sont les mots de son petit-fils - là où la main-d'œuvre était utile. Dans le secteur de Vadancourt (Aisne) notamment. À la gare, il raconte les coups de crosse, les morsures de chiens, les exécutions sommaires. À l'arrivée, la faim et les sévices l'attendaient. « On se lavait dans le café du matin, et cela fait, il fallait bien le boire car nous manquions même d'eau ». Ceux qui refusaient encore de travailler étaient enfermés dans des caves inondées, des cabanes remplies de fumier nauséabond. Tous les trois jours, ils recevaient un

litre de soupe sans pain. Au bout de vingt jours, ils craquaient...

D'autres étaient enfermés dans des caisses. Certains sont devenus fous. L'hôpital, bien sûr, était un abattoir et les morts se comptaient par centaines.

La censure

Les cartes de correspondance étaient autorisées mais devaient être rédigées au crayon de bois pour passer la censure. Une blessure à l'épaule a miraculeusement permis à Georges de rentrer chez lui, « mais il a dû repartir

car il avait peur des représailles sur sa famille. »

L'homme a enfin pu quitter l'enfer en 1917. Dans le Nord, il a retrouvé sa mère qui pleurerait la mort de son père. Après guerre, il a participé à la reconstruction des mines et a mis ses talents de travailleur du bois au service de la compagnie des mines de Béthune.

Aujourd'hui, aucun monument ne rend hommage aux Brassards rouges. « Leur résistance est demeurée dans l'ombre, regrette Philippe Égu. Ils ont pourtant bien mérité de la patrie ! »



Les Brassards rouges, résistants à l'occupant.



Photos Collection Philippe Égu



Les femmes et les enfants d'abord

Moult témoignages relatent des actes de bravoure féminine, remarquables ou modestes. « Des femmes ont fait de la Résistance, explique Henri Claverie, 88 ans, historien d'Hénin-Beaumont ; elles ont franchi les lignes ennemies pour faire passer des messages. Elles vivaient dans des caves, et n'en sortaient que pour aller au ravitaillement afin de nourrir leur famille. Pendant des heures, elles moulaient leur farine dans des moulins à café »

Simone Caffard, retrouvée par Raymond Sulliger, du Cercle historique de Fouquières-lès-Lens était à sa manière une jeune héroïne. Institutrice. Douée et passionnée d'éducation, elle a fait cours aux enfants dans toutes les circonstances et s'est acharnée à les amener au certificat d'études en 1916. Elle tomba malade l'année suivante et mourut. On sait moins que les femmes ont été victimes d'exaction. Viols, travail forcé, déportation, répression féroce en cas de résistance... Les atrocités qu'elles ont subies n'ont pas traversé l'his-

toire car les cruautés de la Deuxième Guerre mondiale ont pris toute la place dans les mémoires.

Les enfants eux-mêmes ont eu le patriotisme qu'ils pouvaient. Raymond Sulliger a retrouvé des anecdotes dans l'ouvrage d'Alfred Crépel. Notamment celle des petits Fouquiérois qui chantaient au nez des soldats allemands revenant de Lorette :

« Té peux chier tes guêtes
Té n'mont'ras pas Lorette
Té peux chier tes bottes
Té n'mont'ras pas la côte ! »

Il raconte aussi que les gamins les plus hardis déposaient une brique ou deux au fond de la marmite de l'occupant, juste quand le cuisinier avait le dos tourné ou qu'ils se débrouillaient pour braver discrètement l'ennemi. Comme la Kommandantur avait édicté l'ordre à tous les hommes et jeunes gens de saluer les officiers en enlevant leur casquette, certains se promenaient tête nue - et ce n'était guère courant à l'époque !

Rens. <http://pabqt.free.fr/mairie1/vieclav.html>
<http://fouquiereschf.free.fr/>



Fouquières - lès - Lens. L'occupant posait avec les autochtones - ici la famille Musin - comme il l'aurait fait pour un tableau de chasse.

Émancipation

Il est courant de dire que la guerre 14-18 a joué un rôle important dans l'émancipation des femmes. L'affirmation est pourtant très modérée par les historiens qui insistent sur le caractère superficiel des changements. Si des bouleversements se sont effectivement produits, ils n'ont duré que peu de temps, les femmes retrouvant leur place au foyer à l'issue du conflit. Les principales gagnantes ont peut-être été ces femmes qu'on disait instruites ou celles qui étaient issues de la bourgeoisie. D'abord elles ont vu apparaître le baccalauréat féminin en 1919, puis l'égalité des salaires pour les institutrices et toutes ont bénéficié de simplifications vestimentaires. Après la guerre, les corsets, les longues robes gênantes et les grands chapeaux embarrassants ont été abandonnés. Un début de libéralisation des corps...

Émilienne Moreau de Loos-en-Gohelle

Une si jeune héroïne...



La guerre n'est pas terminée, que la toute jeune Émilienne Moreau est déjà décorée de la croix de guerre avec palme. Ce jour-là, le 27 novembre 1915, elle est reçue par Raymond Poincaré à l'Élysée. Elle sera la seule femme à recevoir la Military Medal, la médaille militaire anglaise, puis se verra encore décorer la Royal Red Cross, l'Ordre de Saint John of Jerusalem et la Légion d'honneur.

DIRE que les Loossois et l'association «Loos-en-Gohelle sur les traces de la Grande Guerre» sont fiers de leur héroïne Émilienne Moreau est peu dire. Il faut préciser que dans le Pas-de-Calais elles ne sont pas légion, les téméraires de 16 ans, grenade à la main et revolver au poing ! Tour à tour fille aimante, institutrice, infirmière, et combattante, elle n'a jamais courbé la tête ni baissé les yeux.

Émilienne Moreau et sa famille ont quitté Wingles pour Loos-en-Gohelle en juin 1914. Son père, porion en retraite, avait obtenu la gérance d'un petit commerce sur la place du gros bourg minier. La jeune fille avait tout juste seize ans et se destinait à l'enseignement. Les nouvelles alarmantes des derniers jours de juillet la tracassaient un peu mais, « une jeune fille ne prête pas trop d'attention à des nouvelles de politique étrangère ; et, s'il faut tout dire, je ne savais pas trop ce qu'était cette Serbie dont on parlait... » écrit-elle dans « Mes mémoires, 1914-1915 », paru dans la revue Le Miroir. Quand le 1^{er} août à 16 h, la sirène fait remonter les mineurs du fond et que le tocsin sonne dans les corons, elle est précipitée dans la réalité... Mobilisation, départ de son frère pour le front, les journées d'incertitude succèdent aux journées d'angoisse et après les cortèges de civils évacués, arrive la cohorte

des Allemands occupants.

Passe le temps. Au fur et à mesure des indignations, des pillages des hulans, la jeune fille prend de l'assurance.

La force de ces gestes

Dans son grenier, Émilienne s'est fait un poste d'observation privilégié et, avec des jumelles, suit les événements. Elle se met à observer les Allemands qui se creusent des abris sur le terribil, qui s'installent dans les bâtiments du triage et qui établissent, le 8 octobre 1914, des mitrailleuses entre les pylônes de la Fosse. « Un instant après, nous reconnaissons sur la côte nos fantassins. Je m'écriais tout à coup : les malheureux ! Ils vont être fauchés par les mitrailleuses... »

Sans réfléchir, la jeune fille s'est mise à courir « comme une folle », entre les balles et les shrapnelles (les éclats d'obus) pour prévenir les soldats. Les obus français ont pu encadrer les Allemands. « Merci mon enfant, vous êtes

une brave petite Française ! » lui dit le Sergent. « Tu as bien fait ! » lui a glissé son père en l'embrassant. Chaque jour a aguerri la jeune fille. Quand la mairie est en flammes, elle court éteindre le feu et sauver des archives d'État civil ; quand les Allemands la menacent, elle leur tient tête, brandissant à l'occasion une bouteille. « (...) je me demande si c'est bien moi qui ai eu la force de ces gestes, » écrira-t-elle plus tard.

« Donnez-moi deux grenades »

Quand des blessés anglais passent par Loos-en-Gohelle, dévastée, Émilienne Moreau devient secouriste. Avec sa mère, elle transforme la maison familiale en infirmerie et apporte une aide efficace au médecin anglais qui s'y installe. Dans le livre « Petits héros de la Grande Guerre » Jacquin et Fabre racontent que les blessés ne cessaient d'y affluer mais que nombre d'entre eux, en trop mauvais état restaient sur le pavé. « Malgré les objurgations du major qui craint pour sa vie, elle quitte l'abri de sa maison et la voici qui s'en va, sous la fusillade qui crépite, donnant à boire à celui-ci, dégageant celui-là d'entre les morts... » Quand l'in-

firmière voit, tout à coup trois Allemands menacer un Écossais blessé, elle décide de les attaquer avec trois autres soldats blessés « qui peuvent à peine tenir sur leurs jambes ». « Suivez-moi, murmure Émilienne Moreau, je passe devant. » Mais un bruit sans doute a révélé leur présence et une balle allemande vient frôler les cheveux de la jeune fille. Elle décide pourtant que la partie n'est pas perdue. « Restez-là dit-elle en montrant aux Anglais la porte de la cave, et donnez-moi deux grenades. » Quelque temps plus tard, un autre acte de bravoure lui offrira l'immortalité dans le cœur des Loossois. Restée seule avec un blessé étendu sur une civière, elle voit surgir deux Allemands devant elle qui l'ajustent de leur fusil. Ils manquent leur tir mais la jeune fille, elle, ne les ratra pas. « Elle aperçoit un

revolver d'ordonnance (...). Émilienne s'en saisit. Fébrilement elle tire coup sur coup, au hasard d'ailleurs (...), les Allemands foudroyés presque à bout portant, tombent l'un après l'autre. »

Frédo Duparcq, de l'association « Loos-en-Gohelle sur les traces de la Grande Guerre » connaît l'histoire d'Émilienne par cœur. Du moins celle que les vieux du village lui ont racontée, car entre les Mémoires d'Émilienne, le livre de Jacquin et Fabre et les souvenirs loossois, les péripéties varient un tantinet. Peu importe, le mérite reste entier et Frédo, feuilletant précieusement le rare numéro du Miroir, partage avec générosité les détails de l'aventure. L'histoire se finit bien, entre médailles et décorations : « Un jour qu'Émilienne était partie à Béthune pour faire opérer sa petite sœur blessée d'un éclat d'obus, une voiture s'est arrêtée à ses côtés. Quelques instants plus tard, elle était présentée au général anglais commandant le secteur. Le militaire souhaitait la remercier et lui préciser qu'il avait informé les gouvernements anglais et français. Le 27 novembre 1915, sur citation à l'armée du général Foch, le général De Sailer remettait ainsi la croix de guerre avec palme à la jeune héroïne. Sur proposition du général Douglas Haig, l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris lui a

décerné au nom de sa majesté le Roi, la médaille militaire, la Croix Royale rouge 1^{re} classe et l'Ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem. » Inutile de dire que le nom d'Émilienne Moreau sera inscrit sur les tablettes des Allemands quand ils reviendront vingt ans plus tard. Mais la Seconde Guerre n'aura toujours pas raison de son ardeur. Au sein de la Résistance, celle qui deviendra Jeanne Poirier ou Émilienne la blonde fera longtemps encore parler d'elle...



Photo Collection : Loos-en-Gohelle sur les traces de la Grande Guerre.

Collection privée : Jeanne Chevalier

ANGLAIS Le camp d'Étaples

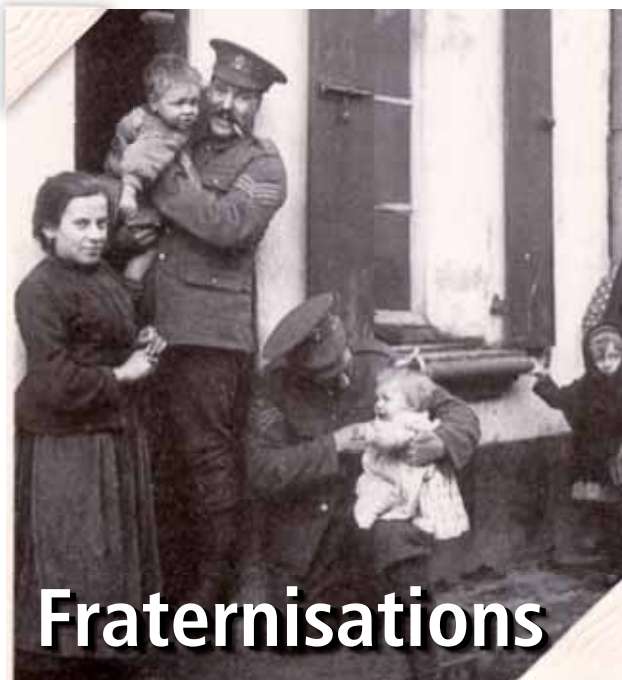


Photo collection Pierre Baudelique

Fraternisations

Femmes et enfants du pays... et soldats anglais.

ÉTAPLES était un carrefour ferroviaire exceptionnel. De là, on atteignait directement les champs de bataille de la Somme et de l'Artois. Si l'on tient compte de la proximité de Boulogne-sur-Mer et de l'existence de vastes terrains libres, on comprend pourquoi les Anglais ont eu envie de s'installer sur ce lieu stratégique idéal. Les militaires ont étendu là la base militaire britannique la plus importante de France. Probablement plus d'un million d'hommes y passèrent, de mars 1915 à novembre 1918. Les lieux accueillèrent en permanence 60 à 80 000 soldats.

Destiné au stockage de matériel, à la formation, à l'entraînement des troupes, et à leur remise en forme, un camp

gigantesque a été établi. Il accueillait entre autres une vingtaine d'hôpitaux, soit 20 000 lits, pour recevoir les

blessés qui arrivaient par trains entiers. Il a même fallu construire une gare annexe. Les blessés étaient d'abord accueillis dans des postes de repos puis conduits jusqu'au camp en ambulances par les auxiliaires de l'armée britannique, les « Kaki girls » vite nommées « Cats qui gueulent » par les Étaplois. Ces jeunes femmes, qui étaient aussi cuisinières, dactylos, téléphonistes à l'état-major... « ne furent pas le moindre motif d'étonnement de la part des Étaplois qui, pour la première fois de leur vie, voyaient des filles en uniforme », explique Pierre Baudelique, docteur de l'université.

À leur arrivée, à Étaples comme dans tout le Pas-de-Calais, les soldats ont reçu un accueil chaleureux de la population « qui voyait en eux des alliés déterminés à soutenir le combat de la France, même si en réalité la Grande-Bretagne a déclaré la guerre pour protester contre la violation allemande de la neutralité belge », raconte Xavier Boniface, professeur à l'université du Littoral.

Les bébés illégitimes

Parfois, entre soldats et femmes du pays, se sont nouées des idylles. Il y a eu des mariages, peu nombreux

(cinq, dit-on) en raison peut-être de la différence de religion (ils étaient anglicans, elles étaient catholiques). Les « fraternisations » ont engendré quelques naissances illégitimes dans toutes les catégories sociales de la population. « Les bébés nés de ces liaisons d'un jour ou d'un mois furent bien sûr affublés de quolibets que la gouaille étaploise, toujours en éveil, ne manqua pas d'inventer à ce sujet, » écrit Pierre Baudelique dans son fameux ouvrage « Histoire d'Étaples. Des origines à nos jours ». Les petits étaient mis à l'index et certains seront insultés : « Va donc, espèce ed'monster ed'batard d'inglé ! »

La « Peste noire »

La prostitution évidemment prospérait et avec elle, la « Peste noire » : les maladies vénériennes. Le fléau n'a pas été pris en compte tout de suite, du fait de l'attention portée uniquement aux blessures de guerre. En France, les grands centres et la plupart de toutes les villes secondaires sont devenus des foyers de contagion. À

Étaples, un hôpital était entièrement réservé aux militaires atteints de ces maladies « spéciales ». Chez les civils, l'épidémie prospérait. C'est une des raisons pour lesquelles la cohabitation franco-britannique a perdu au fil du temps un peu de son harmonie. Aux maladies vénériennes et à la prostitution est venu s'ajouter tout ce que développe la présence des soldats : vente d'alcool, bagarres, augmentation des délits... même si, à Étaples, les militaires sortaient peu du camp.

En outre, la population n'appréciait pas de voir ses droits restreints, notamment en terme de circulation (laissez-passer, couvre-feu...).

Les relations se sont carrément distendues quand, à l'occasion de la mutinerie, fin 1917, les militaires sont sortis fous furieux du camp. Les Étaplois ont vécu alors une semaine d'enfer... dont on parle encore aujourd'hui.



Vera Brittain

L'engagée volontaire devenue fouguese pacifiste

Vera Brittain est née en 1893 dans une famille anglaise bourgeoise. Très tôt, elle a refusé le carcan dans lequel étaient enfermées les jeunes filles d'alors. Elle envoyait son frère cadet qui, lui, pouvait quitter la maison sans être marié. Rebelle, elle ne parlait que d'indépendance, d'études et de carrière. Malgré la désapprobation paternelle, elle a réussi à se faire accepter au Somerville College Oxford où elle est tombée amoureuse de Roland Leighton, l'ami de son frère. L'avenir leur semblait radieux quand en 1914 la guerre a éclaté. « Emportée par l'émotion et par l'éclatant visage du patriotisme », - ce sont ses mots - Vera s'est portée volontaire et a suivi une formation d'infirmière auxiliaire. Encore une fois contre l'avis paternel.



Photo collection Pierre Baudelique

Vera Brittain était infirmière à Étaples. Son passage dans la Grande Guerre a fait d'elle une militante pacifiste de renom international.

Elle n'a vraiment compris ce qu'était la guerre que trois semaines plus tard... Elle était chaque jour plus horrifiée par la boucherie. En Angleterre, à Malte, en France et en particulier à Étaples, elle a vu mourir l'un après l'autre ses amis, son fiancé et plus tard, son frère... Elle était devant cette situation absurde : elle travaillait d'arrache-pied pour sauver des vies, et notamment celles de prisonniers allemands, alors que son frère essayait de les détruire ! C'est là que son pacifisme s'est enraciné. Elle a écrit et publié son journal de 1913 à 1917 « Chronicle of Youth » et « Testament of youth 1933 », une autobiographie dans laquelle, dit-elle, elle fait plus appel à l'esprit qu'au cœur. L'histoire a été mise à l'écran en Angleterre dans une très populaire série télévisée. Vera Brittain s'est investie avec fougue dans la campagne pacifique de l'entre-deux-guerres, elle a milité ensuite pour le désarmement nucléaire, pour l'indépendance des pays colonisés, le mouvement anti-apartheid en Afrique du Sud.

UNE MUTINERIE sous le voile du silence

LES cimetières britanniques sont disséminés un peu partout dans le Pas-de-Calais, les plus nombreux étant sur le front de l'Artois. Le plus important est à Étaples, loin des tranchées. L'explication est simple, Étaples était la base arrière des Britanniques qui y avaient établi plusieurs hôpitaux sur la colline (aujourd'hui urbanisée) qui domine la vieille ville.

« Étaples est le plus douloureux de tous les cimetières. Ici reposent des hommes que la gangrène et les gaz tuèrent à petit feu, qui survécurent un temps, sans poumons et sans yeux. Ils étaient enterrés, dix, quinze, vingt à la fois ». Au total 11 658 tombes sont dénombrées, 800 suite au bombardement allemand de 1918.

Le Bull Ring

Ce que l'on sait moins, c'est que ce cimetière situé au-dessus de la Canche, sur la route de Boulogne jouxtait un terrain d'entraînement, le *Bull Ring*, l'arène du camp d'Étaples, passage obligé, pour tous ceux qui, débarqués à Boulogne, devaient être formés avant d'être envoyés sur les fronts de l'Artois et de la Flandre. Véritable enfer que les hommes soumis à une extrême discipline et à un entraînement très dur, quittaient sans regrets pour le front. Une préparation psychologique en somme qui pourrait être défendue si la réalité des faits n'avait pas dépassé l'entendement au point de provoquer en septembre 1917, une vaste mutinerie sur laquelle la Grande Bretagne fit glisser un voile de silence.

Six jours de révolte

Même les historiens qui connaissent les faits pour avoir recueilli les témoignages de la population étaploise, n'arrivaient pas à savoir le fin fond d'une histoire que l'immense majorité des Anglais, et plus largement des Britanniques, ont ignoré jusqu'en 1978, année de la publication d'un livre signé par W. Allison et J. Fairley : *The Monocled mutineer*. Pour le docteur en histoire Pierre Baudelicque, cet ouvrage est à prendre avec précaution. Il a été très critiqué en Angleterre mais a eu le mérite d'obliger à reconnaître l'existence d'une révolte qui a duré six jours. Polémique il y a eu, polémique il y a encore, et polémique il y aura jusqu'en



Entraînement au Bull Ring, l'endroit de toutes les brimades et des insultes quotidiennes. Le site jouxtait l'actuel cimetière militaire.

2017, année où le secret sur les archives militaires pourra être levé.

Pour autant, l'historien d'Étaples confirme la plupart des idées développées dans ce livre traduit par Claudine Lesage en 1990. Y compris que de très nombreux soldats ont déserté pour vivre dans les bois, les marais et les dunes qui s'étendaient autour du camp... Dans les tunnels et cavernes creusées dans la craie autour de Camiers. Parmi ces déserteurs figurait un certain Percy Toplis à qui Allison et Fairley attribuent un rôle important dans le film des événements. Pour Pierre Baudelicque, l'homme faisait certes partie des déserteurs et figurait parmi les agitateurs, mais sans doute faut-il lui accorder un peu moins d'importance.

D'ailleurs, c'est apparemment un drame, parmi d'autres, qui mit le feu aux poudres. Le meurtre (coup de feu accidentel dit le rapport officiel) du caporal Wood surpris par un policier militaire à discuter avec une fille d'Aberdeen portant l'uniforme des WAAC (Women's Auxiliary Army Corps), ce qui était strictement interdit.

Pour les soldats qui en avaient assez du traitement que leur faisait subir le brigadier général Thomson, commandant du camp, dépeint comme un modèle de brutalité et de tyrannie, les instructeurs et les policiers militaires, c'était l'affaire de trop. Le camp tout entier a été pris d'un accès de colère qui a vu trois à quatre mille soldats écosais, australiens, néo-zélandais... franchir les portes et les grillages de leurs cantonnements. Une colère féroce dont furent

victimes leurs « tortionnaires » mais aussi des civils français, des infirmières... Passages à tabac, viols, à répétition ont été commis.

Pierre Baudelicque rapporte les propos du jeune Lucien Roussel, 15 ans à l'époque, qui vit les troupes britanniques « s'abattre sur la ville comme de véritables sauvages, chahutant et détruisant tout sur leur passage ».

Une mutinerie qui couvait

Le brigadier général Thomson a voulu faire croire, au début, à un coup de colère. Mais c'était bien plus grave puisque cela a duré six jours.

Aux brutalités dont souffraient les soldats, et à la mort du caporal Wood, il faut aussi très certainement ajouter d'autres causes à cette mutinerie qui couvait sans doute depuis un certain temps... Les questions qui se posent sont multiples ? De quelles informations disposaient les soldats ? Savaient-ils que du côté français, il était question aussi de mutineries ? Quelle était l'influence exercée par les déserteurs qui se jouaient des gardiens du camp et se mêlaient à la troupe ? Les propagandes, pacifiste et communiste, étaient-elles arrivées jusque-là ?

Les mutins tués au combat

L'ouverture des archives apportera peut-être un éclairage nouveau sur toute cette affaire qui, sur le terrain, prit fin le vendredi 14 septembre, date considérée comme étant celle du retour au calme. Celui-ci fut rendu possible par l'arrivée de troupes chargées de

rétablir l'ordre, parmi lesquelles les lanciers du Bengale qui n'attendaient plus qu'un ordre pour ouvrir le feu. Devant l'imposante démonstration de force, les mutins rentrèrent dans le rang et gagnèrent rapidement le front de Flandre où le général Haig s'appêtait à déclencher l'offensive terriblement meurtrière de Passchendaele. La plupart des mutins y furent tués, sans avoir raconté à leur entourage, ce qui c'était réellement passé à Étaples, où une commission d'enquête désigna les meneurs... « On pense qu'une dizaine d'exécutions ont eu lieu », écrit Pierre Baudelicque dans son *Histoire d'Étaples*. D'autres sentences ont été prononcées. Combien ont été exécutées ? Encore une question

qui reste sans réponse : les corps des fusillés auraient été ramenés en Angleterre.

De nos jours, le seul vestige du camp d'Étaples est donc cet impressionnant cimetière. Mais rien bien sûr pour signifier que le pouvoir guerrier de l'armée britannique y aurait vacillé. Allison et Fairley l'ont affirmé. Pierre Baudelicque se veut plus pondéré : « la Révolte d'Étaples n'a pas été la seule. Il y en a eu au Havre, à Calais... et à Douvres ». Mais ce qui est sûr, c'est que la censure a bien fonctionné et que le mutisme britannique a fait son effet. « Le frère aîné de ma mère qui était anglaise, dit Pierre Baudelicque, est resté pendant toute la guerre à Étaples... Jamais il n'a parlé d'une révolte à son entourage ».

Bull Ring et harcèlement

Les témoignages recueillis auprès des vétérans, 50 ou 60 ans après les faits, sont édifiants. Les troupes arrivées à Boulogne tombaient immédiatement entre les griffes des *Canaris* (surnom dû à leur brassard jaune) qui leur faisaient parcourir la distance jusqu'à Étaples, à marche forcée, n'ayant droit qu'à une demi-tranche de pain et un verre d'eau lors d'une halte à Neufchâtel. Un avant-goût de ce qui les attendait une fois arrivés à Étaples. Coupés du monde, ils étaient les victimes d'un harcèlement moral et physique pendant tout le temps que durait leur apprentissage. Une destruction mentale qui se lisait sur les visages. Le poète Wilfrid Owen qui voyait le camp d'Étaples comme « un enclos où des bêtes sont parquées quelques jours avant le carnage final », exprimait bien cela, parlant du regard aveugle de ses congénères, « sans expression, comme celui d'un lapin mort ». Le Bull Ring était l'endroit de toutes les brimades et les insultes quotidiennes. « J'ai été blessé deux fois mais cela n'est rien en comparaison de ce j'ai vécu à Étaples », écrivait un vétéran... « À dire vrai, j'ai vécu à Étaples de mauvaises périodes comme j'en ai vécues au front, témoignait un autre, mais nulle part ailleurs je n'ai éprouvé un tel sentiment de colère ». Sentiment d'autant plus légitime que les instructeurs qui leur en faisaient tant baver, ne sont jamais descendus dans les tranchées...

ÉCOSSAIS, cornemuses, kilts et courage

Blue Bonnets O'er the Border

5 SEPTEMBRE 1915, bataille de Loos. Le bruit assourdissant des bombes, les balles qui sifflent, les cris de douleur et de terreur... Soudain, un air traditionnel écossais semble dominer la mitraille. Le Piper Daniel Laidlaw est sorti de sa tranchée avec sa cornemuse et accompagne ses camarades vers les lignes allemandes.

« Joue pour eux Laidlaw. Pour l'amour de Dieu, joue pour eux ! » Le Piper joue *Blue Bonnets O'er the Border* puis *On the Braes O'Mar*. Touché deux fois à la jambe, il avance malgré tout. Quand l'objectif est atteint par ses camarades, il revient dans sa tranchée, avec sa cornemuse. La sortie du Piper Laidlaw est un épisode hors du commun de la Grande Guerre. Sorti vivant du conflit, Daniel Laidlaw interprètera son propre rôle dans le film « The guns of Loos » en 1928, apparaissant aussi cinq ans plus tard dans « Forgotten Men ». « Le 25 septembre 1915, mes cheveux ont blanchi en quelques heures », racontait Daniel Laidlaw qui mourut en 1950. Le Piper du 7th Battalion King's Own Scottish Borderers symbolise « à merveille » la présence écossaise dans l'armée britannique. Une présence qui ne passait vraiment pas inaperçue, les soldats écossais portaient leur propre uniforme : le kilt bien sûr

avec l'aumônière en cuir sur le devant, le béret sur la tête. Ces soldats ont frappé les esprits, les Allemands les surnommaient « *Damen von Hölle* », les dames de l'enfer ; les populations locales s'étonnaient de les savoir sans sous-vêtements ! Dames de l'enfer, car le courage, le jusqu'au-boutisme ont collé à la peau des unités écossaises dans toutes les batailles auxquelles elles ont participé.

147 000 Écossais ont trouvé la mort lors de la Première Guerre mondiale : cela représente 20 % des pertes britanniques. Pour se faire une idée de l'hécatombe, il faut par exemple comparer avec l'Australie. Australie et Écosse comptaient 5 millions d'habitants en 1914 : 60 000 Australiens sont morts en 14-18 Écossais. Les pertes furent énormes pendant la bataille de Loos : 50 % des effectifs pour chacun des huit bataillons de la 15^e Division écossaise ayant attaqué le village et la Côte 70.



Durant la Grande Guerre, l'artiste valenciennois Lucien Janas (1880 - 1947) a peint plus de 2 000 croquis et portraits d'officiers et de soldats alliés ; publiant quinze albums. Notre photo : « Trois Écossais », collection privée Hugues Chevalier

23 août 1918, le 2^e bataillon des Royal Scots attaque à revers les Allemands qui sont retranchés à Courcelles-le-Comte. Le soldat Hugh McIver, un agent de liaison, se lance seul à l'assaut d'une position ennemie. Il tue six Allemands, en capture vingt, s'empare de deux mitrailleuses... Quand un tank britannique se trompe de cible, visant son propre camp, McIver fonce sur l'engin et rectifie le tir ! Actes héroïques qui lui vaudront la Victoria Cross remise à titre posthume à ses parents en 1919 car Hugh McIver est tué le 2 septembre près du bois de Vraucourt. Il avait 28 ans.

23 août 2008, grâce aux recherches, à la persévérance de Christophe Guéant, un passionné d'histoire locale soutenu depuis deux ans par The Somme Remembrance association, Courcelles-le-Comte accueille des hommes du 1st Battalion Royal Regiment of Scotland et une quarantaine de membres de la famille de Hugh McIver, venus assister à l'inauguration d'un monument « franco-anglais-écossais » destiné à saluer la mémoire du soldat écossais (né à Linwood, Paisley) McIver mais aussi destiné « à saluer le sacrifice d'une génération pour un idéal de liberté ».

IRLANDAIS, nordistes et sudistes

« unis » dans les tranchées

UNIONISTES et nationalistes. Protestants et catholiques. Nord et sud. Une île divisée, plus encore après les « Pâques sanglantes » de 1916 à Dublin (rébellion contre l'occupant britannique et terrible répression). Mais le même enfer des tranchées pour les 210 000 Irlandais qui ont servi dans l'armée britannique durant la Première Guerre mondiale. 35 000 tués. Il fallut toutefois attendre 1998 pour inaugurer, à Messines, sous le signe de la réconciliation, le « Island of Ireland Peace Park ».

Arrivée en France - au Havre - dès le 18 décembre 1915, la 16th Irish Division découvrit les tranchées au début de l'année 1916. Du 27 au 29 avril, elle fut complètement impliquée dans la bataille d'Hulluch, une des batailles de la Grande Guerre où l'on utilisa le plus les gaz toxiques. Lors de l'attaque allemande du 27 avril, sur les 1 980 victimes, on compta 570 tués et de nombreux blessés moururent plus tard suite à des problèmes respiratoires. Pour troubler les Irlandais, les Allemands avaient placardé en face des tranchées des affiches évoquant les « Pâques sanglantes » du 24 avril. En août

1916, la 16th Division prit de nouvelles positions dans la Somme. En juin 1917, les catholiques de cette 16th Division retrouvèrent les protestants de la 36th Ulster Division du côté de Messines, prenant ensemble le village de Wijtschate le 7 juin. Après Péronne, Hamel, la 16th Division fut relevée début avril 1918, ordre lui étant donné de retourner en Angleterre via Aire-sur-la-Lys et Samer. Après les gaz, les « vétérans » respirèrent en Irlande un climat politique plutôt piquant... Quelques-uns passèrent dans les rangs de l'IRA, se battant alors contre les Anglais.

O'Leary, héros irlandais a obtenu sa médaille à Quinichy



Les affiches ont fleuri pour inciter les Irlandais - émigrants ou restés au pays - à rejoindre les régiments anglais, canadiens, australiens...

LES AMÉRICAINS, de La Fayette à Lorette

VIVE l'Amérique ! Le 13 juin 1917, près de deux cents soldats et civils américains débarquent à Boulogne-sur-Mer. À leur tête, le général Pershing, commandant en chef de l'American Expeditionary Force. L'Amérique est prête à « finir le job en Europe » ; sa participation à la Grande Guerre sera effectivement l'une des clés de la Victoire. Le 11 novembre 1918, deux millions de « Doughboys » ou « Sammies » - surnoms des soldats des États-Unis - sont en France ; un million déjà engagés dans les combats. Foch, Pétain et Pershing avaient prévu pour 1919 l'engagement de quatre millions et demi d'hommes. La Fayette, we're here ! Saint-Mihiel, Château-Thierry, Argonne, Marne, Meuse... : la fin de la guerre coûtera la vie à plus de cent mille Américains, il y aura deux cent mille blessés. Cette « histoire officielle » a plus ou moins effacé la participation de volontaires américains au conflit, bien avant l'entrée en guerre du printemps 1917.

Août 1914, quelques jours après l'attaque allemande en Belgique, 43 jeunes Américains ont commencé à s'entraîner au sein de la fameuse Légion étrangère. Leurs motivations ? Amour de la France ! Défense d'une Liberté chérie ! Goût de l'aventure aussi. Ces Américains, intellectuels pour la plupart - étudiants, artistes (comme les poètes Alan Seeger, Henry Farnsworth) -, côtoient des Espagnols, des Grecs, des Suisses (comme l'écrivain Blaise Cendrars). Pourquoi la Légion étrangère ? Seule solution pour ne pas perdre la nationalité américaine puisque les États-Unis n'étaient pas encore

en guerre contre l'Empire allemand. Ces volontaires seront des batailles les plus sanglantes de la Grande Guerre, comme celle du 9 mai 1915. Neuville-Saint-Vaast, Carency, La Targette, Les Ouvrages Blancs. De La Fayette à Lorette.

Les frères Rockwell

Asheville, Caroline du Nord, dans une vallée des Appalaches. La guerre est déclarée en Europe. Les frères Rockwell, Paul et Kiffin, portés par les idéaux de liberté, d'égalité et de fraternité, écrivent au consul

général de France à La Nouvelle-Orléans afin « de payer leur part de la dette envers La Fayette et Rochambeau ». Ils n'attendent pas une réponse qui tarde à venir et prennent le premier bateau à destination de Liverpool le 3 août 1914. Le Havre, Paris puis très vite la Légion le 30 août, entraînement à Rouen, Toulouse, au camp de Mailly et « plongée » dans les tranchées. Blessé au Chemin des Dames, Paul quitte le service actif et devient le correspondant de guerre du *Chicago Daily News*. En 1925, il s'engagera dans la Guerre du Rif et servira dans l'armée américaine durant la Seconde Guerre mondiale.

Né en 1892, Kiffin est blessé une première fois en décembre 1914. Rétabli, retrouvant la Division marocaine, il est à nouveau touché, à la jambe, lors de la charge de La Targette le 9 mai 1915. Six semaines de convalescence. Kiffin est transféré dans l'aviation, formant avec ses compatriotes Thaw, Cowdin, McDonnell, Prince, Hall... la célèbre « Escadrille La Fayette ». Le 18 mai 1916, il abat son premier avion allemand au-dessus de l'Alsace. Kiffin Rockwell devient « l'aristocrate des airs » avec 141 combats victorieux, glanant Médaille militaire, Croix de Guerre. Le 23 septembre, il est tué par une balle explosive lors d'un duel aérien, près de l'endroit où il avait obtenu sa première victoire. Kiffin avait écrit à son frère : « Si la France venait à perdre, je crois que je ne voudrais pas vivre plus longtemps ».

De Loos au Bounty

Aventurier, soldat, pilote de chasse, écrivain. Iowa, Londres, Loos-en-Gohelle, Tahiti. La vie incroyable de James Norman Hall né en 1887 à Colfax, Iowa. En août 1914, il est à Londres et se fait passer pour Canadien afin de rejoindre les premiers volontaires de Lord Kitchener. Septembre 1915, il participe à la bataille de Loos où sa compagnie est décimée. On découvre lors d'une permission que Hall est américain, il est démobilisé. Le soldat romancier raconte aussitôt sa terrible expérience dans un livre « Kitchener's Mob ». Il revient en France au sein de l'escadrille La Fayette et se couvre

de gloire. Capitaine de l'US Air Force, titulaire de la Légion d'honneur. En 1920, James Norman Hall et son ami Charles Nordhoff partent pour Tahiti et entament une des plus célèbres collaborations de la littérature américaine ; ils sont les auteurs de la trilogie « Les Mutinés du Bounty ».

Weeks mère et fils

Chestnut Hill, banlieue de Boston. Kenneth Weeks voit le jour le 30 décembre 1889. Il fréquente le Massachusetts Institute of Technology puis les Beaux-Arts à Paris, se dirigeant vers une carrière d'architecte. Kenneth aime l'écriture, Paris et la France ; le 21 août 1914, il s'engage dans la Légion étrangère. Hiver 14 dans les tranchées. Le 17 juin 1915, l'Américain est porté disparu près de Souchez ; son corps sera retrouvé le 25 novembre et inhumé au cimetière d'Écoivres près de Mont-Saint-Éloi. Sa mère, Alice Standish Weeks s'installe à Paris dès 1915, accueillant chez elle des volontaires en permission, leur écrivant très régulièrement. « Maman Légionnaire » - son surnom - publia une partie de cette correspondance.

From Massachusetts

Loin de la démarche quasi romantique de la « colonie américaine de Paris », nombreux furent les citoyens des États-Unis d'Amérique à rejoindre des régiments britanniques ou



Un « Doughboy » à l'allure décad.

canadiens avant 1917, utilisant souvent un pseudonyme ; recrutés par le biais de missions canado-britanniques... Ainsi, au Five Points Cemetery de Léchelle repose W. Chadwick du 2nd Battalion du Royal Welsh Fusiliers, tué le 15 septembre 1918. Il n'avait que 15 ans. Quinze ans ! Des recherches ont permis d'établir la véritable identité du « soldat adolescent » : William Hesford, né dans le Massachusetts. Sans doute, le plus jeune soldat américain mort durant la Grande Guerre. Quelques centaines de combattants du Massachusetts ont été recensés.

Metcalf du Maine

En août 1914, la mère de William Metcalf - 20 ans - apprend qu'il a quitté Waite, dans le Maine et franchi la frontière canadienne toute proche afin de s'enrôler dans l'armée. Elle contacte immédiatement les autorités pour « qu'on lui renvoie son fils ». Débarquant en Angleterre, William est appelé par l'ambassadeur des États-Unis. Est-il bien celui qu'une mère attend près d'elle dans le Maine ? « Je ne suis pas cet homme », répond William. Je suis originaire du New Brunswick ! » Propos approuvés par son colonel. L'ambassadeur ne pouvait plus rien faire. Quatre ans plus tard, le 2 septembre 1918, William Henry Metcalf, l'un des héros de la bataille de la ligne Drocourt-Quéant, obtenait la prestigieuse Victoria Cross. Après l'Armistice, il retourna dans son Maine natal et exerça la profession de mécanicien. Il mourut le 8 août 1968 à South Portland.



James Norman Hall, de la bataille de Loos aux Mutinés du Bounty.

Kiffin Rockwell, à gauche, et des légionnaires dans les tranchées.



LES CANADIENS, de la crête de Vimy au canal du Nord



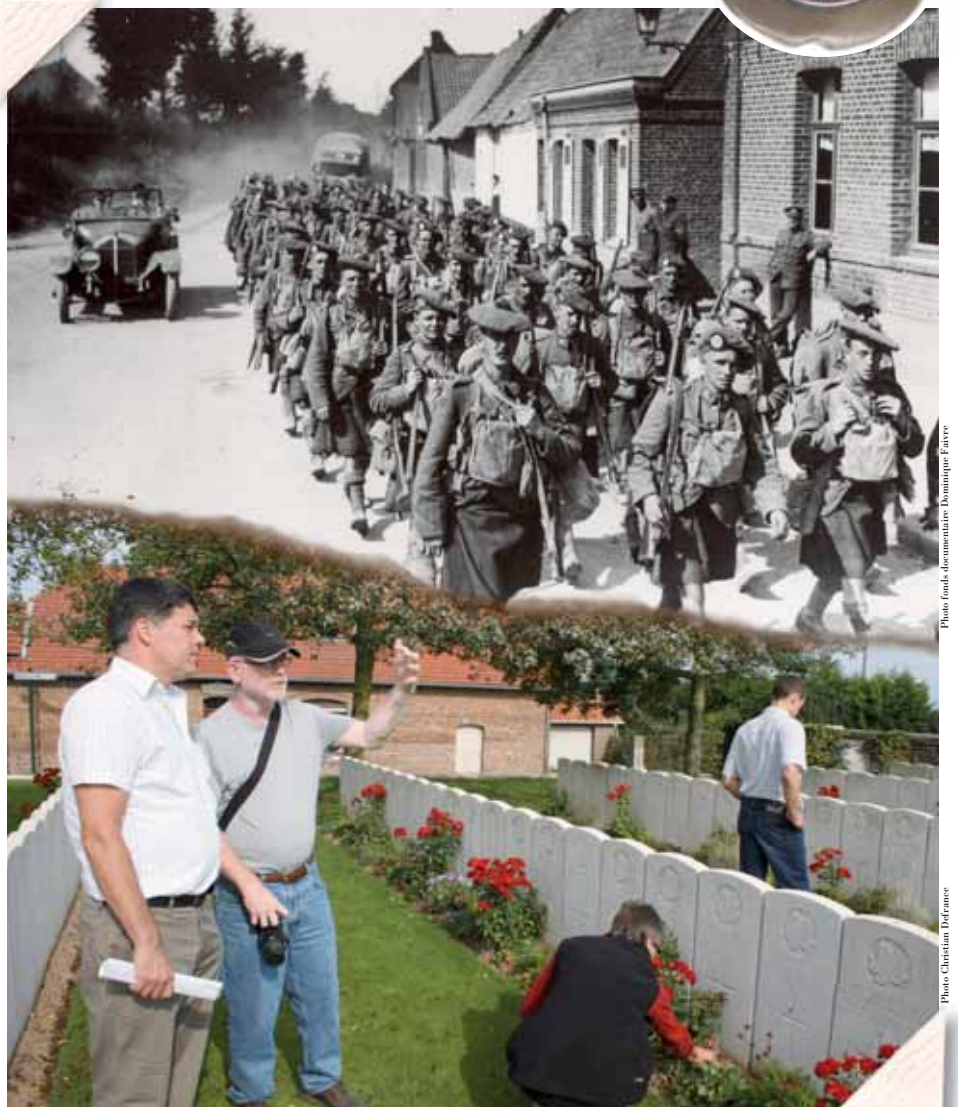
À cette année compté les tombes des trois cimetières militaires érigés sur le territoire de sa commune. Guy de Saint-Aubert est le maire de Sains-lès-Marquion, plongé dans un travail de mémoire auquel il ne s'attendait pas. Certes, il connaissait les grandes lignes des heures mouvementées vécues par sa commune durant la Grande Guerre. Mais de là à lire entre les grandes lignes...

« Je savais que les villageois avaient été évacués, que les Allemands avaient fait sauter l'église en 1917. Mon frère avait même reçu une photo de ce dynamitage envoyée par un Allemand avec lequel il correspondait et qui avait combattu à Sains ! » Le maire avait aussi entendu parler de la « capture » du village, de la « reconstitution » avec les vingt puits creusés, « et puis on allait aux cimetières anglais ». Sauf que sur les 273 tombes de Quarry Wood, 260 sont canadiennes ; sur les 257 de l'Ontario Cemetery, 142 sont canadiennes ; et sur les 227 du Sains-lès-Marquion British Cemetery, 177 sont canadiennes. C'est la venue à Sains de Michel Gravel en 2003 qui a « chamboulé » le premier magistrat. Ce vendeur de toitures de Cornwall dans l'Ontario passe depuis 2001 tout son temps libre « en compagnie » du passé militaire canadien. Un pur passionné qui fait la nique aux universitaires. Il a notamment publié « Tough as Nails » (« Arras à Cambrai par le chemin le plus long ») livrant une nouvelle vision de la prise du canal du Nord. Preuves à l'appui : journaux de marche, souvenirs de « Hillie » Foley, un couvreur d'Ottawa. « Gravel nous a dit ce qui s'était passé le 27 septembre 1918 à Sains-lès-Marquion, lance Guy de Saint-Aubert, et j'ai voulu qu'il émousse la curiosité des habitants. »

No more fighting

D'où l'inauguration d'une plaque commémorative, sur la place, le 31 août dernier. Il y a 90 ans, ce 27 septembre 1918 donc, sur le flanc gauche de l'offensive alliée contre la ligne Hindenburg, le 14^e Bataillon (Royal Montreal Regiment) de la 3^e Brigade d'infanterie canadienne attaque les Allemands qui tiennent le canal du Nord. Appuyé par un barrage d'artillerie et par quatre tanks du Tank Corps britannique, le 14^e Bataillon établit une tête de

pont dans les champs au sud de Sains-lès-Marquion. Après un bref temps mort, il repart à l'offensive en pénétrant dans le village par l'arrière, surprenant complètement l'ennemi, le « rouleau compresseur » canadien fait cinq cents prisonniers. « Un chef-d'œuvre tactique lors de cette bataille du canal du Nord, l'opération la plus complexe de la Grande Guerre, un plan tellement ambitieux », assure Michel Gravel. « La bataille s'est gagnée là, à Sains... Il y faudrait un monument », dit-il en songeant au mémorial du bois de Bourlon. Si le 27 septembre, le fameux 14^e Bataillon a perdu soixante hommes, ce sont au total 9 000 Canadiens qui ont trouvé la mort sur la route d'Arras à Cambrai, du 26 août au 9 octobre 1918. Tous ces soldats qui ont accompli « le sacrifice suprême » obnubilent Michel Gravel. « Il les connaît sur le bout des doigts, s'exclame le maire de Sains. Devant les tombes, il vous dit qu'un tel est mort à Marquion, un tel autre à l'hôpital... Le nom des parents. » Ainsi, à la fin du mois d'août, Michel a pu montrer à Jim Vallance, « l'endroit exact où son grand-oncle, James Wellington Young, a été tué le 27 septembre 1918 ». Jim Vallance, qui effectuait sa deuxième visite à Sains-lès-Marquion, est célèbre au Canada : auteur de chansons pour Bryan Adams, Scorpions, Joe Cocker, Rod Stewart, Tina Turner... Jim Vallance et Bryan Adams ont signé en 1986 « Remembrance Day » (11-Novembre) : « The guns will be silent on Remembrance Day. We'll all say a prayer on Remembrance Day ». À Sains-lès-Marquion, chacun fait en sorte que les armes se taisent à jamais. Libéré en 1918 par les Canadiens, le village est jumelé avec une ville allemande, Neuenheerse. « There'll be no more fighting » chante Bryan Adams. We hope.



De 14-18 à aujourd'hui : un bataillon canadien traverse Barlim (photo du haut) ; des soldats du 14^e bataillon reposent au cimetière de Sains-lès-Marquion où se recueillent Michel Gravel et Jim Vallance (photo du bas).

619 000 soldats mobilisés

Un grand soleil ce 9 avril 2007 pour accueillir la reine d'Angleterre à Vimy. Élisabeth II préside l'inauguration du monument rénové. « La victoire de la crête de Vimy a permis au Canada d'occuper une place importante dans le monde. Un jeune pays devenu une magnifique nation », dit-elle. Au Canada, tout le monde connaît Vimy, mais ce petit bout de Pas-de-Calais n'est finalement qu'un épisode de la participation canadienne à la Grande Guerre. Dès le mois d'octobre 1914, des volontaires canadiens débarquaient en Angleterre. Premiers combats près d'Ypres début 1915. Le Corps expéditionnaire canadien - Canadian Expeditionary Force - s'est illustré dans les batailles d'Ypres et l'horreur des gaz toxiques ; à Neuve-Chapelle en mars 1915 ; à Festubert et Givenchy en mai et juin 1915. De juillet à novembre 1916, on le retrouve dans la tragique bataille de la Somme. Puis c'est la crête de Vimy du 9 au 14 avril 1917 ; Arleux ; la 3^e bataille de la Scarpe ; Souchez ; Avion ; la Côte 70, l'offensive contre Lens en août 1917 : la seule bataille de grande envergure en milieu urbain de la Grande Guerre ; Amiens en août 1918 ; la percée de la ligne Hindenburg durant l'automne 1918 : d'Arras à Cambrai. Au total, le Corps expéditionnaire canadien a engagé 619 000 hommes dans cette Première Guerre mondiale (sur la base du volontariat puis de la conscription après Vimy... contre laquelle s'opposa d'ailleurs le Québec). Beaucoup d'immigrants dans la Canadian Expeditionary Force. On estime que la moitié des soldats étaient nés au Royaume-Uni... Puis des Ukrainiens, des Russes, des Scandinaves, des Hollandais, des Belges et pléthore d'Américains. Sans oublier les quatre mille Indiens, Inuits, Métis. Le bilan humain est lourd, très lourd : 66 655 morts dont 19 660 non identifiés. D'Achicourt à Vimy en passant par Étaples, Écoivres, Thélus, Villers-au-Bois, etc., 28 785 officiers, sous-officiers et soldats canadiens reposent dans les quelque six cents cimetières et carrés militaires du Pas-de-Calais.

Le 22^e ou « l'héroïsme à jet continu »



1 5 SEPTEMBRE 1915, il est 20h30 et le vapeur *Princess of Argyll* accoste à Boulogne-sur-Mer. Sur les quais, les rares spectateurs « dressent l'oreille ». Boulogne est habituée depuis un an à voir débarquer des troupes anglaises, mais ce soir-là les nouveaux arrivants parlent français. La nouvelle circule très vite; des Canadiens-Français vont rejoindre le front! « *Le 22^e fait sensation* », écrit Joseph Chaballe dans son « Histoire du 22^e bataillon canadien-français », bataillon né officiellement le 21 octobre 1914, suite à l'intervention d'une cinquantaine de personnalités « frustrées » de ne pas voir une unité combattante de langue exclusivement française au sein du premier contingent de volontaires parti en Europe.

Le 16 septembre, le 22^e gagne Saint-Omer où le grand quartier général lui alloue un interprète qui s'écrie « *mais nom d'un chien, vous parlez tous le français, et l'anglais bien mieux que moi* ». 1178 hommes s'apprêtent à découvrir les tranchées; parmi eux 1078 Canadiens de langue française, 47 Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 14 Français, 10 Anglais, 4 Suisses, 3 Italiens, 2 Espagnols, 1 Mexicain, 1 Argentin et des Russes! Au cours de trente-huit mois de guerre, au fil des renforts, 5919 officiers, sous-officiers et soldats serviront dans le 22^e. De septembre 1915 à août 1916, le 22^e attaque, souffre (la boue, les gaz), fait preuve de bravoure et d'énergie dans les Flandres, autour du « Saillant d'Ypres ». « *Les Français habillés à l'anglaise* » (en kaki) partent ensuite pour la Somme, commandés par le lieutenant-colonel Tremblay. Le 15 septembre 1916 au soir, le 22^e prend et tient Courcellette « *jusqu'au dernier homme...* » Terrible bataille de Courcellette: « *Si l'enfer est aussi abominable*

que ce que j'ai vu à Courcellette, je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi d'y aller », écrit le colonel Tremblay dans son journal de campagne. L'enfer de Courcellette fait naître désespoir et révolte au sein du bataillon, trois soldats sont fusillés pour désertion. Le 1^{er} octobre c'est l'attaque de la tranchée Régina. Les hommes tombent par centaines. Il faut réorganiser les quatre compagnies dont les effectifs sont décimés; le 15, elles s'installent dans le Pas-de-Calais, à Bully-Grenay et à la Fosse 10 « *chez les ch'timi-ch'titi* ». Tranchées dans le secteur d'Angres. Nouvel objectif en 1917: l'attaque de la crête de Vimy le 9 avril. La plus belle victoire canadienne de la Grande Guerre. Victoire anglophone et francophone. À peine remis de ses émotions, le 22^e arrive à la Côte 70 (traduction de Hill 70 mais c'était bien la cote 70, chiffre indiqué sur la carte topographique). Faubourgs de Lens. Assaut le 15 août 1917. Plus tard, une piste de ski des Laurentides sera baptisée Côte 70: du pays noir à la neige blanche.

Après de nouveaux raids en Belgique, le 22^e passe Noël et Nouvel An à Ligny-lès-Aire en « pays civilisé »: « *Quelle joie pour tous nos pauvres pioupiou habitués à l'horreur des désolantes ruines de pouvoir vivre pendant quelques semaines dans un village qui n'a pas connu la guerre, de pouvoir respirer à l'aise le bon air de la campagne sans ressentir à la gorge la brûlure de la poudre et des gaz empoisonnés, de pouvoir dormir enfin des nuits complètes sans être à tout instant réveillés en sursaut par le bruit des canons* » commente A.-J. Lapointe dans « Souvenirs et impressions de ma vie de soldat ». Le 22^e débute l'année 1918 dans les secteurs de Neuville-Vitasse, de Mercatel: « *sale secteur, de la boue jusqu'aux genoux; pas de tranchées, des fossés peu profonds avec des trous individuels que les hommes se creusent en vitesse* ». Le bataillon sillonne le sud de l'Artois: Bailleulmont, Bailleulval, Lattre-Saint-Quentin, Bienvillers-au-Bois, Hermaville. Puis c'est la bataille d'Amiens début août et Chérisy fin août, « *l'héroïsme à jet continu. Tous les officiers du 22^e furent, ou tués ou blessés* ». À Chérisy, Georges Vanier, futur ambassadeur du Canada en France de 1945 à 1953, gouverneur général du Canada (premier francophone à ce poste) de 1959 à 1967, perd la jambe droite. Bataille de Cambrai, Armistice et longue « *marche sur l'Allemagne* ». Retour en Angleterre: le 10 mai 1919, le



Parmi les 1 074 liés du 22^e bataillon figure Celestin Hermavy, originaire de... Saint-Floris dans le Pas-de-Calais. Parti au Canada avec sa famille en 1907, Celestin s'engage en septembre 1916. Arrivé en France le 7 septembre 1917, il fut tué près de Mercatel le 2 avril 1918. Il fut enterré au Weilly Orchard Cemetery.

22^e embarque à bord de l'Olympic, navire jumeau du Titanic; acclamé une semaine plus tard à Québec puis à Montréal.

1074 officiers, sous-officiers, soldats du 22^e bataillon sont morts aux combats ou des suites des combats et 2887 blessés.

Filip Konowal, l'Ukrainien de la Côte 70

Le lundi 22 août 2005, route de Béthune à Lens, une plaque de bronze était inaugurée près du champ de bataille de la Côte 70 où Filip Konowal avait glané la Victoria Cross, la plus haute distinction militaire britannique. Une plaque en trois langues: anglais, français et... ukrainien. Filip Konowal, une histoire « *fascinante et peu connue* ». Il a servi trois ans et 357 jours dans les rangs du Canadian Expeditionary Force que dix mille Canado-Ukrainiens avaient rejoint... pendant que des milliers d'autres étaient internés dans des camps, en tant que « *ressortissants d'un pays ennemi* »! Né le 15 septembre 1888 à Kudkiv, à la frontière entre les empires russe et austro-hongrois, Filip fut enrôlé à 21 ans dans l'armée de Russie impériale. En 1913, il émigra seul au Canada: bûcheron dans l'Ouest puis dans l'Ontario, bien décidé à retrouver rapidement sa famille. Volontaire en 1915, il débarqua en France en août 1916: bataille de la Somme, crête de Vimy, Lens où il obtint cette fameuse Victoria Cross (tuant à lui seul seize ennemis en trois jours...) et fut grièvement blessé à la tête. Il retourna au Canada après la guerre, apprenant que sa femme était morte de faim en Ukraine, sa fille placée dans un camp. Se remettant lentement de ses blessures,

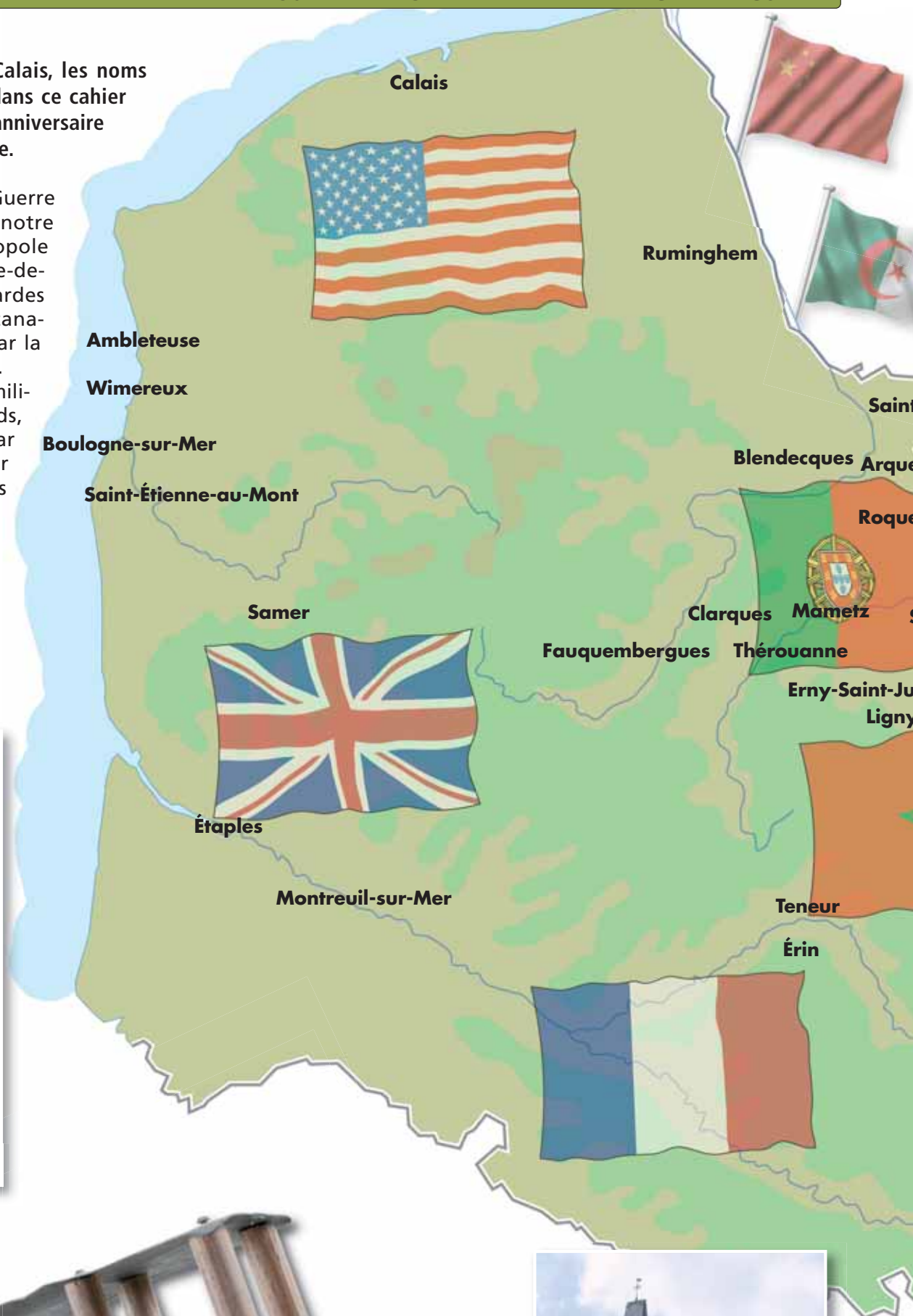


Les médailles de Filip Konowal, héros du Canada et de l'Ukraine.

Filip Konowal devint gardien à la Chambre des communes puis gardien du bureau du premier ministre... Mourant à Ottawa le 3 juin 1959. Plus ou moins oublié jusqu'à l'opération de réconciliation canado-ukrainienne menée à la fin des années 2000 par Lubomyr Luciuk, un professeur de l'Ontario. En 1956, évoquant ses actions héroïques de la Côte 70, Filip Konowal déclarait à un journaliste: « *J'en avais tellement marre de me tenir debout dans la tranchée avec de l'eau jusqu'à la ceinture que j'ai dit ça suffit comme ça et je suis parti à l'assaut de l'armée allemande!* »

Sur cette carte du Pas-de-Calais, les noms des villes et villages cités dans ce cahier réalisé dans le cadre du 90^e anniversaire de la fin de la Grande Guerre.

Le souvenir de la Grande Guerre est omniprésent dans notre département, de la nécropole nationale de Notre-Dame-de-Lorette (avec ses 3 600 gardes d'honneur) au mémorial canadien de Vimy en passant par la carrière Wellington à Arras. Sans oublier les cimetières militaires : français, allemands, britanniques (entretenus par la Commonwealth War Graves Commission), et nos monuments aux morts.





La rédaction a lu...

- *World War I. Five Continents in Flanders*: Dominik Dendooven & Piet Chielens (Lannoo)
- *La Première Guerre mondiale*: John Keegan (Perrin, collection Tempus)
- *14-18 retrouver la Guerre*: Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker (Gallimard)
- *Les cimetières militaires en France. Architecture et paysages*: Anne Biraben (L'Harmattan)
- *L'archéologie de la Grande Guerre*: Yves Desfossés, Alain Jacques et Gilles Priloux (Ouest-France)
- *Dans la Fournaise de Lens 1915-1917. Journal du notaire Léon Tacquet*: Les Dossiers de Gauhéria n° 7 (Gauhéria)
- *Mémoires de guerre* (Comité d'histoire du Haut-Pays)
- *14-18. La Grande Guerre. Armes, uniformes, matériels*: François Bertin (Ouest-France)
- *Le Guide de la Première Guerre Mondiale des Flandres à l'Alsace* (Casterman)
- *La butte sanglante*: Pierre Miquel (Pocket)
- *Les Mutins*: W. Allison, J. Fairley et traduit par Claudine Lesage (A.M.M.E. Editions)

Notre-Dame-de-Lorette



AMÉRINDIENS

Plus de 4 000 engagés sous un nom d'emprunt

Araca, pour Association de recherche des Anciens combattants amérindiens. En quelques années, la structure qui siège à Loos-en-Gohelle, est devenue incontournable, lorsqu'il s'agit d'évoquer l'engagement militaire des Indiens d'Amérique.

Yann Castelnot, son président est même devenu un interlocuteur privilégié des familles de ces soldats venus sur le continent européen, combattre dans les unités canadiennes et britanniques, parfois françaises. Son but : honorer leur mémoire et faire reconnaître leur engagement et leur sacrifice longtemps ignorés.

À ce jour, Yann Castelnot a une liste de plus de 4 000 noms d'Amérindiens ayant participé à la Première Guerre mondiale. Mohawks, Onondagas, Oneidas, Tuscaroras, Chippewas, Crees, Algonquins, Malécites, Bloods, Iroquois, Sioux, etc. Ils sont issus des nombreuses nations autochtones de l'Amérique du Nord. Combien sont venus dans le Pas-de-Calais ? Très difficile de répondre à la question pour l'instant, car cela fait seulement dix ans que les historiens et les chercheurs, s'intéressent au sujet.

Pour sa part, Yann Castelnot s'est lancé dans un véritable travail de fourmi car les Amérindiens qui partaient en guerre, le faisaient sous un nom d'emprunt, sonnant anglais ou français. Officiellement, ils n'étaient pas admis à s'engager pour des raisons purement politiques : envoyer des sauvages sur le front n'était pas de bon ton. Les fiches d'engagement militaire des années 1914-1915 ne portaient d'ailleurs aucune mention permettant de savoir si l'homme enrôlé était un autochtone. Seul indice : le lieu de naissance. Mais il faut recouper avec les informations données par les familles. Beaucoup d'Indiens actuels savent que leurs grands-pères ou arrière-grands-pères

sont partis, mais la plupart ignorent ce qui s'est passé, ce qu'ils ont vécu. Pour beaucoup, l'engagement relevait du patriotisme... Les Indiens appréciaient beaucoup la France qui avait souvent été à leurs côtés dans leur combat pour la reconnaissance de leurs droits, explique Annick Bouquet, secrétaire de l'Araca. Beaucoup portaient aussi avec l'espoir de faire rentrer de l'argent chez eux, et ainsi aider leurs familles à vivre dans les réserves où les terres n'étaient pas des plus riches. Selon un historien autochtone, c'était aussi le moyen pour les hommes de retrouver le rôle actif et primordial qui était le leur avant la création des réserves. « C'était une chance pour eux d'échapper à l'ennui ». Ils portaient avec enthousiasme, parfois plusieurs par famille. Une source fait cas des Algonquins de la bande Golden Lake : seulement trois hommes restèrent dans leur réserve. Et M^{me} Bouquet de souligner que les femmes aussi portaient, comme infirmières ou cantinières... Les enfants restaient avec les personnes âgées. Yann Castelnot constate que sur les listes dont il dispose, le même nom de famille et le même lieu d'origine peuvent revenir plusieurs fois à la suite... Ça confirme.

Il a été très difficile pendant longtemps d'aborder la question... D'abord parce que les autorités canadiennes, comme les britanniques, étaient frileuses pour ouvrir leurs archives. Aux États-Unis où la question se pose dans les mêmes termes, cela reste d'ailleurs quasi impossible pour l'instant. Ensuite parce que les indiens rentrés au pays, ont eu comme leurs frères d'armes européens, beaucoup de mal à parler de ce qu'ils ont vécu. Mais aujourd'hui, ils sont confrontés à la question de leur identité culturelle, de leur spiritualité. Ils sont en quête d'une restructuration culturelle et ils ont besoin de connaître l'histoire de leurs ancêtres. Yann Castelnot qui vit maintenant au Canada, veut les aider et obtient d'eux les rensei-

gnements utiles aux recherches qu'il mène. Et chaque fois c'est une nouvelle amitié qui se noue, avec des moments d'émotion partagée.



John Lorenzetto, de la nation Okanagan, comptait un Italien dans ses ancêtres. Affecté à un groupe de soldats qui amenait des vivres sur la ligne de front, il a été surpris et tué dans un bombardement le 8 septembre 1918. Sa tombe se trouve dans le cimetière dominion entre Cagnicourt et Hendecourt-lès-Cagnicourt.

Photo fonds documentaire Michel Gravel

Snipers, coureurs... Ils faisaient peur

Au fil de ses errances dans les cimetières militaires et à force d'éplucher les registres, Yann Castelnot a fait une première trouvaille : la tombe du petit-fils du chef sioux Sitting Bull, Standing Buffalo, mort pendant la Première Guerre mondiale, est dans le cimetière de la route de Bucquoy, à Ficheux.

Loin de l'image du Sioux, à moitié sauvage et coiffé de plumes, l'Amérindien n'en restait pas moins un guerrier hors pair, doté de qualités dont les états-majors ont su tirer profit. Sachant se glisser partout, sans un bruit, les missions de renseignements les plus dangereuses lui étaient confiées. Avant une attaque, il était envoyé dans le No Man's land, parfois derrière les lignes ennemies, pour rapporter de précieux renseignements. Excellent viseur, le rôle de sniper lui était aussi souvent confié, le but

étant de décontenancer l'ennemi. L'exemple le plus connu est celui d'Henri Norwest qui aurait abattu 115 soldats ennemis. Le plus grand tireur canadien, peut-être le meilleur de toutes les forces britanniques, à qui était promise la médaille militaire pour son travail de reconnaissance et son comportement sur la crête de Vimy en 1917. Mais Norwest finit par être la victime d'un sniper allemand ; il repose à Warvillers dans la Somme.

Dans les troupes canadiennes engagées à Vimy, les Amérindiens étaient nombreux : parmi eux, Mike Mountain Horse qui reçut le baptême du feu à Vimy et qui écrivit plus tard dans ses mémoires : « Une nuit, en haut de cette colline de Vimy, entouré de frères indiens, j'écoutais l'assourdissant bourdonnement des bombardements ennemis sur les lignes alliées et je me suis demandé où était le Dieu dont nous parlait



Tom Longboat est peut-être l'Amérindien le plus célèbre de la Grande Guerre. Champion du monde de marathon, il était utilisé comme espion.

les hommes blancs et auquel ils voulaient nous faire croire ? Pourquoi permettait-il toutes ces destructions ? Et j'ai prié pour qu'il ramène les nations à la raison. » Mike Mountain Horse avait des frères également engagés : entre autres Albert qui participa à la 2^e bataille d'Ypres et Joe, blessé à Arras en 1917.

Yann Castelnot cite encore les exemples de William Cleary, un Montagnais et de Joseph Roussin, un Mohawk, tous deux bûcherons, qui servirent dans le 22^e bataillon canadien-français, et qui s'illustrèrent du côté de Lens. L'un en allant récupérer deux blessés au retour d'un raid, l'autre pour avoir réussi une attaque solo contre huit soldats ennemis. Ce qui confirme les propos d'Annick Bouquet, pour qui les Allemands avaient très peur des Indiens. Elle nous rapporte un fait survenu du côté de Lillers où un Indien serait parti seul en hurlant à l'assaut d'une tranchée dans laquelle se trouvaient des

Allemands qui se seraient immédiatement rendus. Mais comme elle le souligne, c'est une anecdote qui reste à vérifier. La difficulté est de passer au fait historique. Quoiqu'il en soit, il existe des écrits allemands qui confirment cette crainte. Dans l'un d'eux, il est question d'un Indien qui court vite (beaucoup étaient d'ailleurs utilisés comme estafettes), tombe maintes fois, se relève encore et toujours malgré ses blessures, et finit par surprendre son agresseur.

Dans un autre, c'est la description d'un de ces Indiens, capturé à Vimy, qui est faite : « il n'avait pas de cheveux, excepté une touffe sur le sommet de la tête. Il s'était peint le visage en blanc et rouge ».

De quoi faire peur, certes, mais ce qui impressionnait peut-être le plus était encore le regard noir... Celui de Norwest, avec ses yeux comme deux disques polis de marbre noir, pouvait être énigmatique, hypnotique, perçant.

INDIENS Heures hindoues, heurts indus

DOMINIQUE Faivre a-t-il remarqué que dans le mot « ashram » - monastère en Inde - il y a Arham, le nom de sa chère association ? Prédetermination ? L'association de recherches historiques, archéologiques et militaires, et D. Faivre son président, sont incollables sur la présence indienne dans le nord de la France durant la Grande Guerre. Une présence qui a laissé des traces, des empreintes... Lors des combats et dans les cantonnements.

« *Épiderme kaki* », turban autour de la tête, chignons et barbes, crêpes de sarrasin, couteaux recourbés... « *Tout petit, j'écoutais ma grand-mère de Saint-Venant me parler d'eux !* » À force d'entendre les anciens égrener leurs souvenirs hindous, Dominique a jeté son dévolu sur cette armée ; profitant d'un long arrêt maladie en 2004 et 2005 pour accumuler les documents, étudier les journaux de marche des régiments en Angleterre. « *Un sujet hypercomplexe avec une armée de métier, copiée sur le fonctionnement de l'armée britannique certes, mais multiethnique, multireligieuse* ». L'historien local dut se familiariser avec les us et coutumes des Sikhs, Gurkhas, Balochs, Dogras, Garhwalis, Jats, Pathans, Rajputs, Punjabis avant d'entrer dans le vif des batailles. Les premières troupes indiennes arrivèrent à Marseille fin septembre 1914, montant vers le nord en octobre via le camp de Cercottes près d'Orléans. « *Des Indiens arrivèrent dans les gares d'Arques et Blendecques dans la nuit du 19 au 20 octobre ; le 47^e Sikhs logeant à l'abbaye de Wisques* », raconte Dominique. Dès le 23, la Ferozepore Brigade descendait dans les tranchées du côté de Messines, baptême du feu

quelques jours plus tard. Un feu qui consuma le Corps indien lors des batailles de Neuve-Chapelle (28 octobre et 2 novembre 1914 puis du 10 au 13 mars 1915), Festubert (23 et 24 novembre 1914, 16 mai 1915), Givenchy (19 au 22 décembre 1914), Aubers (9 mai 1915), Moulin de Piètre (25 septembre 1915). « *Boucherie, hécatombe, courage, héroïsme*, souffle Dominique Faivre. *De Fauquissart à Givenchy-lès-la-Bassée, ils ont tenu un an dans les tranchées boueuses. Pieds gelés et pneumonies. À Festubert, Darwan Singh Negi décrocha la Victoria Cross, la plus haute décoration britannique que le roi Georges V lui remit à Saint-Omer le 9 décembre.* »

Dans les cantonnements, les villages autour de Lillers, Auchel et Aire-sur-la-Lys, la vie reprenait ses droits : « *je sais qu'il y a en Angleterre cinq cents photos inédites de la vie quotidienne des Indiens à Saint-Floris !* » Un reporter de guerre écrivait ainsi en 1915 dans la revue *Le Flambeau* : « *Ils se sont installés dans nos fermes comme s'ils y étaient nés, et nos braves paysans s'étonnent de les voir circuler dans leurs cours avec une telle aisance. Les Indiens, eux, ne s'étonnent de rien. Pourvu que l'intendance anglaise les ravitaillât bien en ghi (beurre clarifié), en viande de chèvre - un abattoir rituel avait été installé à Aire - ou à la rigueur de mouton, et en poivre rouge, ils acceptent tout avec la suprême indifférence de l'Oriental.* »

Régiments exsangues, privés de renforts : le Corps indien quitte le Nord et le Pas-de-Calais, il est envoyé en Mésopotamie fin septembre 1915, seules restent deux divisions de cavalerie...

En un peu plus d'un an, le Corps indien a compté plus de 34 000 pertes : tués (7 000), blessés et prisonniers de guerre.



Photo collection Arham

L'Arham a acheté sur internet de magnifiques lithographies de Paul Sarrut. Cet officier de liaison français s'est « promené » dans les cantonnements des troupes indiennes à Warnes, Isbergues, Houlouagne, Erny-Saint-Julien... pour dessiner sur le vif les fascinants guerriers d'officiers.

À Saint-Floris, Saint-Hilaire-Cottes ou Erny-Saint-Julien, les enfants qui avaient suivi de près ou de loin le « repos » de ces étonnants guerriers ne les oublièrent jamais. Et de l'ashram à l'Arham, Dominique Faivre répète que dans une période difficile de sa vie, « ces

recherches sur le Corps indien furent une énorme thérapie ». Il reviendra tôt ou tard sur le passage des Sikhs, Gurkhas dans notre région, par exemple lorsque seront libres d'accès « toutes les lettres censurées et archivées en Angleterre ».

« Pauvres Hindous... »

Dans un livre paru en 1993, « Mon devoir de mémoire », Paul Raoult, fils de l'instituteur de Saint-Floris, se souvenait lui aussi des « *Pauvres Hindous !* Ils supportaient mal notre climat. Ils prenaient froid, en ce rude hiver 1914, dans les tranchées comme dans les granges des cantonnements. L'un d'eux, qui m'avait témoigné quelque affection, venait le soir frapper à notre fenêtre. Nous hésitions à lui ouvrir : « Maman » disait-il s'adressant à ma grand-mère parmi nous à cette époque, « Moi Maman, beaucoup froid » et il toussait manifestement pour appuyer ses dires. Ma mère finissait par lui ouvrir. Il entra dans la cuisine, demeurait silencieux près de la cuisinière, debout dans sa grande tunique boutonnée sur l'épaule et descendant jusqu'aux genoux. Quand il avait fait provision de chaleur, il remerciait en s'inclinant et s'en allait non sans m'avoir offert une petite boîte de vaseline Chesebrough, dont j'ignorais les indications prophylactiques, ou quelques cigarettes que ma mère s'empressait de confisquer. »

Photo fonds documentaire Alain Jacques



Liendit La Bombe, entre Neuve-Chapelle et Richebourg, naguère un carrefour, aujourd'hui un rond-point. Où la Meerut Division attaqua en mars 1915. Deux tigres de pierre à l'entrée du Mémorial indien, dessiné par Sir Herbert Baker et inauguré le 7 octobre 1927 en présence du maréchal Foch, du maharadjah de Kapurthala, du romancier Rudyard Kipling... Le maréchal rappelant alors que « *les troupes indiennes comprenant plus d'un million d'hommes combattirent sur le front français et aux Dardanelles* ».

Un mémorial avec 4 843 noms, classés par unités. « *La France n'oubliera jamais ceux qui accoururent de toutes les parties de la terre pour repousser la force et la tyrannie* » dit le ministre des Colonies.

En 1964, on ajouta un panneau de bronze avec les noms des 206 soldats indiens morts en Allemagne où ils étaient prisonniers de guerre.

LES AUSTRALIENS

On les appelait

L est souriant, conquérant, fusil en bandoulière, venu d'un pays où l'on vit la tête en bas. Le soldat australien. On l'appelle « Digger », comme « Tommy » pour le Britannique ou « Poilu » pour le Français. Digger - qui vient du verbe « creuser » en anglais - désigne un chercheur d'or ! Sur la tête le « slouch hat » crânement relevé, bord gauche rabattu pour permettre au fusil d'être porté sur l'épaule. Sur le bord retourné, le « Rising Sun » symbolise le soleil qui se lève sur l'immense Empire britannique auquel l'Australie appartenait à l'époque.

Sur une population de quatre millions d'habitants, quelque 313 000 Australiens ont fait des milliers de kilomètres pour venir faire la guerre en Europe. Pour beaucoup, c'était une aventure, le voyage de leur vie... Et de leur mort pour 60 000 d'entre eux. Dans cet enfer, l'Australie forgea son identité de nation. Chaque 25 avril - date du débarquement de l'Australian and New Zealand Army Corps (Anzac) sur une plage de la péninsule de Gallipoli - le pays commémore l'Anzac Day pour ne pas oublier le sacrifice de ses soldats durant la Première Guerre mondiale mais aussi dans tous les conflits de l'histoire.

Bataille de Fromelles

1916, les grandes batailles se concentrent autour de Verdun et dans la Somme. Pendant que Verdun résiste et alors que les premiers combats de la Somme s'avèrent terriblement meurtriers, H a i g demande aux Australiens de se préparer à l'attaque dans le secteur de Fromelles. Il veut faire croire à une offensive massive sur Lille pour détourner l'attention de l'ennemi et éviter

que les troupes allemandes ne partent en renfort sur la Somme. Le 19 juillet 1916, vers 18 heures, la 5^e division australienne est lancée. Le terrain est plat. Les soldats sont inexpérimentés, la plupart découvrent les tranchées. Gaz,

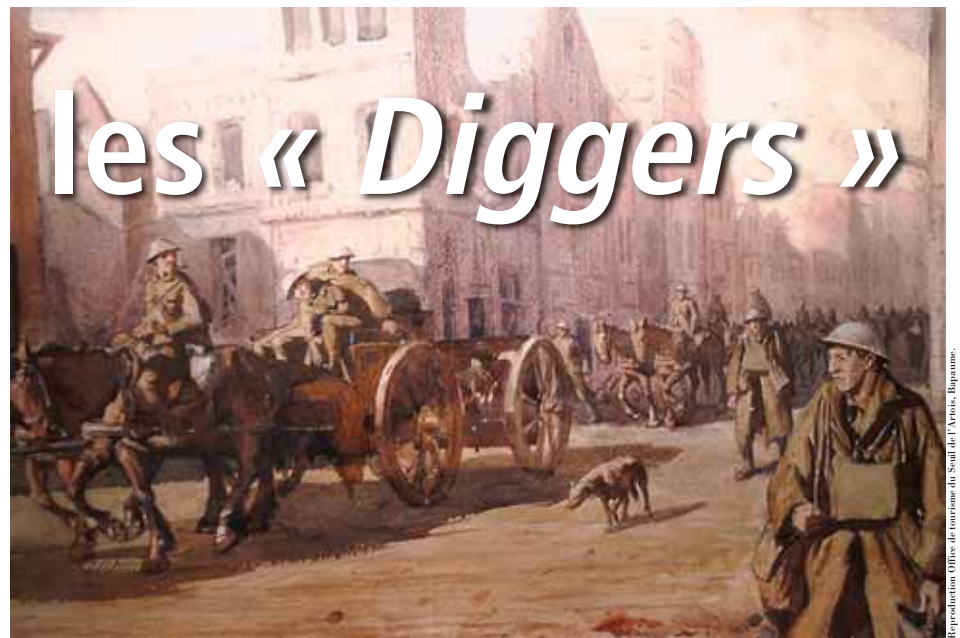
mitrailleuses, charge à travers les lignes ennemies. Sur le terrain, une stèle évoque les soldats tués dans cette vaine et inefficace diversion : 5 533 hommes et officiers pour la 5^e division.

Batailles de Bullecourt

Les 26 et 27 février 1917, les Allemands se replient sur la ligne Hindenburg. Nom de code « Alberich » : dans le Pas-de-Calais, 99 des 189 communes occupées sont libérées. La plupart sont dynamitées, les routes et les voies ferrées détruites, les arbres coupés, les puits empoisonnés. Le 17 mars, les Australiens font leur entrée dans Bapaume occupée depuis le 28 août 1914. Cynique, un rapport allemand déclare : « *Après avoir été ruinée, Bapaume fut incendiée à 400 places différentes* ». Le 11 avril, 4 h 45, les Australiens du 1^{er} Anzac lancent l'attaque à l'est de

Bullecourt. Un vent âpre, mêlé de grêle, balaie le no man's land. Les premières vagues ont six cents mètres à parcourir ; un kilomètre cent pour les bataillons de soutien postés derrière le

remblai de la voie ferrée. Onze chars accompagnent l'attaque. Ils concentrent aussitôt les tirs ennemis. Six sont détruits avant de pouvoir atteindre le réseau de fil de fer. L'artillerie anglaise a mal fait son travail : arrivés devant les barbelés, les



« L'entrée des Australiens à Bapaume » : une toile de Merwyn Napier Waller (1893-1972) inconnue du grand public. Grièvement blessé à Bullecourt en mai 1917, le peintre fut amputé du bras droit. Durant sa convalescence, il apprit à écrire et dessiner de la main gauche. De retour en Australie, il devint un artiste réputé.

Australiens sont obligés de courir le long des défenses pour trouver le passage.

La contre-attaque débute vers dix heures précédée par un bombardement. Un mortier situé au nord-est de Bullecourt prend les tranchées conquises en enfilade ; une batterie mâtèle le parapet. On tire également des fenêtres de Rencourt : sur fond de neige, les soldats sont des cibles idéales. L'artillerie alliée réplique mal. Elle tire trop loin, ne sachant pas si les Australiens sont déjà dans Bullecourt. Dans les tranchées conquises, c'est le sauve-qui-peut. « *Beaucoup de blessés restés sur place furent faits prisonniers ou achevés lorsque leur état était désespéré...* » Ainsi se termine la première bataille de Bullecourt. 3 000 hommes perdus ; 1 142 soldats et 28 officiers prisonniers. Côté allemand, les pertes de la journée s'élèvent à 749 soldats !

Guidée par l'aviation, l'artillerie pilonne les positions ennemies. Cette fois, la plupart des réseaux de barbelés sont détruits. Hendecourt, Rencourt et Bullecourt sont amas de ruines mais dans les abris, les Allemands sont toujours prêts à l'attaque. À l'arrière, des centaines d'hommes travaillent à la réfection des routes et assurent le transport des munitions, des vivres et de l'eau. Dans la nuit du 20 avril, quelque 3 000 obus de gaz sont lancés par les Allemands qui tentent d'enrayer le dispositif d'attaque allié ! Plusieurs fois reporté, l'assaut est finalement fixé au 3 mai. Objectif :

Bullecourt et Rencourt pour les Australiens ; Hendecourt pour les Britanniques.

Chiffres effarants : en une seule journée, l'artillerie de campagne envoie 70 730 obus et l'artillerie lourde 19 186. Les premières vagues d'assaut se lancent. Sur les barbelés, les corps des morts du 11 avril sont encore accrochés. Bientôt, c'est la confusion, car Allemands et Britanniques utilisent des fusées de couleur identique pour relancer les tirs de barrage. Attaques et contre-attaques s'enchaînent jusqu'au 17 mai. On se bat de trou d'obus à trou d'obus, à la grenade. Von Moser perd 7 000 hommes dans cette seconde bataille considérée comme un acte d'héroïsme des troupes de Württemberg. Côté australien, dix mille victimes sont dénombrées pour les deux assauts.

Quoi l'éternité

Ainsi les troupes australiennes ont joué un rôle important dans la stratégie des forces alliées, notamment en 1918 en contrant la dernière grande offensive allemande. Les combats de Villers-Bretonneux les ont fait entrer dans la légende en empêchant une brèche entre les forces françaises et britanniques. Difficile en voyant cette plaine moutonnée et paresseuse, piquée de rares bosquets, d'imaginer le drame qui s'y est déroulé. Des milliers de corps ont fertilisé ces champs. « *J'y pense aujourd'hui chaque fois que je traverse ces régions de champ de bataille, tranquille comme la mort des deux côtés de l'autoroute bruyante et dangereuse comme la vie* » a écrit Marguerite Yourcenar dans « Quoi l'éternité ».



Photo prise de l'assaut de Bullecourt

À l'instar de Vimy pour les Canadiens, Bullecourt est un nom que les Australiens, toutes générations confondues, connaissent. Appris à l'école. Aux antipodes, une cité du Queensland s'appelle Bullecourt, une autre Bapaume. Chaque année, des centaines d'Australiens bravent les vingt mille kilomètres qui les séparent de l'Artois et de la Somme pour venir se recueillir sur les tombes des grands-pères, des arrière-grands-pères. Ces pèlerins de la mémoire des « Diggers » franchissent régulièrement le seuil de l'office de tourisme de Bapaume. L'an dernier, un couple est venu montrer la photo d'un tableau leur appartenant : « *L'entrée à Bapaume* » peint par Merwyn Napier Waller. Fin août 2008, un autre couple australien est passé par l'office afin de montrer des extraits du « journal de guerre » de leur grand-père. « *Ils se sont rendus sur tous les lieux décrits dans ce carnet* », explique Pascale Jannoty. William Gilbert Mac Kenzie, « Digger » avait vécu toutes les grandes batailles ; tellement marqué par cette Grande Guerre entre Somme et Artois, qu'à son retour en Tasmanie, il avait installé sur sa maison un panneau indiquant « Vêlu » (village à proximité de Bapaume).

Texte : Marie-Pierre Griffon

LES NÉO-ZÉLANDAIS dans le ventre d'Arras

À L'ÉPOQUE de la Grande Guerre, la Nouvelle-Zélande, alors colonie britannique, passait le million d'habitants. Difficile dès lors pour les Anglais de soustraire un grand nombre d'hommes pour les envoyer sur le front. Il a été décidé de ne retenir que ceux qui avaient une capacité professionnelle particulière. Les tunneliers étaient de ceux-là. Les mines de charbon et d'argent avaient transformé bon nombre d'habitants, en sapeurs hors pair. C'est ainsi que cinq cents Néo-Zélandais se sont retrouvés à Arras en 1917 pour creuser des souterrains qui allaient sauver la vie à des milliers d'hommes.

Novembre 1916, Quartier général de l'armée française : le général Nivelle prépare l'offensive du Chemin des Dames. L'opération est prévue au printemps 1917 et une diversion est imaginée. Quelques jours avant l'assaut général, il faudrait que le commandement des troupes britanniques en Artois attaque les lignes allemandes. Le plan est controversé mais finit par être adopté.

À Arras, c'est le désastre. La ville a subi des bombardements quotidiens depuis octobre 1914. Elle est presque totalement détruite et il ne reste qu'un ou deux milliers d'habitants qui survivent dans les décombres.

Passer dessous

Pour attaquer les lignes allemandes les Britanniques ont essayé de franchir à plusieurs reprises les deux à trois kilomètres de terrain bouleversé qui séparent les deux camps mais à chaque assaut, ils ont essuyé des pertes énormes. Ils ont donc imaginé une astuce. Plutôt que de parcourir la distance sur terre, pourquoi ne pas se glisser par-dessous et d'apparaître juste au nez et à la barbe des Allemands ? Il fallait donc creuser. Les mineurs français, anglais, écossais étaient déjà sur le front, restait à

appeler les Néo-Zélandais. Cinq cents sapeurs du bout du monde sont arrivés à Arras.

Six mois de travaux

Le sous-sol de la région était déjà percé de puits, de caves et de cavités... creusés depuis le Moyen Âge par les

tailleurs de pierre. Les sapeurs néo-zélandais ont ainsi relié les boyaux, foré de nouvelles carrières, créé des secteurs... Au bout de six mois de travaux, ils avaient réalisé un réseau de 20 km avec une caserne qui comprenait cuisine, chapelle, douches, latrines, hôpital de 700 places, voies de chemin de fer pour l'approvisionnement... Le tout électrifié et doté d'eau courante. Au total, 24 000 hommes pouvaient y loger, autant que la population

d'Arras, avant-guerre ! « C'était un ouvrage d'art unique dans toute l'histoire de l'armée britannique », raconte Alain Jacques, directeur du service archéologique de la ville d'Arras.

La carrière Wellington

Sous terre, pour pouvoir se repérer dans les galeries, les Néo-Zélandais et les Anglais avaient baptisé les différents lieux, des noms de villes de leur pays.



Les parois des carrières conservent les graffitis. Témoignages que le temps et l'humidité n'ont pas réussi à effacer.

Photo J. Pouille



Les « Kiwis » dans les entrailles de la terre d'Artois. Ils ont creusé un réseau en souterrain de près de 20 km.

Photo J. Pouille

La carrière principale s'est appelée Wellington. Aujourd'hui, certains noms de baptême se détachent toujours de la pierre et les parois des carrières conservent les dessins et les prières des combattants.

Quelques jours avant la bataille, prévue le lundi de Pâques, débute le bombardement. Au début, seule la moitié des batteries tonnera. Pas question de dévoiler l'importance réelle de l'artillerie. Les 24 000 hommes resteront huit jours à attendre dans les galeries et les carrières, dans le froid et l'humidité. Chaque pilier était numéroté et affecté à une compagnie.

L'assaut surprise

Le 9 avril 1917, à 5h30 du matin, l'armée britannique sort d'un coup, juste devant les lignes allemandes. Dans les tranchées ennemies, où il n'y a que des guetteurs, c'est la surprise. Les hommes n'ont pas le temps de prévenir leurs troupes. Les soldats britanniques trouveront les Allemands en pyjama dans les maisons de Tilloy-lès-Mofflaines et dans les abris. Les trois premiers jours de bataille seront un vrai succès pour les Britanniques ; les Allemands vont se replier. Mais l'arrivée de leurs renforts permettront de violentes contre-attaques pendant six semaines. Quatre mille hommes par jour y laisseront la vie...

Le Cri de guerre

Les Néo-Zélandais ont eu en charge la maintenance de ces souterrains jusqu'en 1918. Puis le groupe a rejoint les divisions de combattants dans le sud du Pas-de-Calais et dans le Nord. Les sapeurs vont même prendre Le Quesnoy à l'aide d'échelles, comme au Moyen Âge ! Certains y perdront la vie mais la plupart repartiront chez eux. Le service archéologique de la ville d'Arras est actuellement à la recherche de leur famille. Il monte avec le musée Wellington une exposition sur l'artisanat de tranchée et sur les graffitis, appelée « Le Cri de guerre ». Une expo qui n'a pas fini d'émouvoir !



9 avril 1917, le D-day... Les troupes britanniques partent à l'assaut des lignes ennemies. Grâce au travail des cinq cents Néo-Zélandais, des milliers de vies furent épargnées.

Photo RSA collection, Alexander Turnbull Library, Wellington, N.Z.

La Nouvelle-Zélande comptait un peu plus d'un million d'habitants en 1914. Au total, 120 000 Néo-Zélandais ont servi durant la Grande Guerre dont 103 000 outre-mer. 18 500 « Kiwis » (le surnom des soldats) sont morts durant ou juste après le conflit (12 500 sur le front occidental) ; 50 000 blessés.

JAPONAIS Kamakura, Mitsui...

La Grande Guerre des

La lecture approfondie des noms inscrits sur les tombes des cimetières militaires confirme la dimension mondiale de la Grande Guerre dans le Pas-de-Calais. Dans l'annexe du cimetière communal d'Aix-Noulette, trois tombes interpellent le pèlerin de la mémoire. Reposent côte à côte Kichimatsu Sugimoto, tué le 24 août 1917, Tagakichi Fukui, tué le 21 septembre 1917 et Yoichi Kamakura, tué au combat le 26 août 1917 près de Lens, à la fin de bataille de la Côte 70.

Médaillé militaire le 4 juillet 1917, Kamakura était né en 1882 au Japon, arrivé au Canada en 1908. La participation des Japonais-Canadiens à la Première Guerre mondiale est une édifiante petite histoire de la grande ! Des Japonais s'étaient installés au Canada, en Colombie britannique, dès la fin des années 1870. En août 1914, quand la guerre éclata, des Canado-Japonais voulurent rejoindre l'armée canadienne, espérant prouver leur loyauté envers leur nouvelle patrie. Ils essuyèrent un refus catégorique. Les plus résolus se dirigèrent vers la côte ouest du pays. Près de deux cents Japonais – 196 exactement – furent finalement incorporés dans des bataillons anglophones en Alberta ; ils voguèrent vers l'Europe. En 1916 par exemple, le 52^e bataillon comptait 42 Japonais : 14 furent tués, inhumés à Aix-Noulette mais aussi à Marœuil, Vimy, Aubigny... Sur les deux cents volontaires, 55 ne rentrèrent pas au pays.



Le sergent Mitsui

Un autre soldat nippon-canadien – ou canado-nippon – s'illustra lors de la 3^e bataille d'Ypres avec le 10^e Bataillon d'infanterie puis sur la crête de Vimy en avril 1917. Le sergent Masumi Mitsui, né le 7 octobre 1887, installé à Port Coquitlam près de Vancouver, décrocha à Vimy la Médaille militaire. Il fut ensuite présent dans les combats autour du canal du Nord en septembre 1918. Revenu au Canada, obtenant comme tous les vétérans japonais le droit de vote en 1931, Masumi Mitsui fit prospérer un élevage de volailles... qui lui fut confisqué, avec tous ses biens, lors de la Seconde Guerre mondiale. Après l'attaque japonaise sur Pearl Harbor le 7 décembre 1941, il fut séparé de ses enfants et interné dans des camps comme 22 000 autres Canado-Japonais jugés « étrangers hostiles ». Comparaisant devant une commission de sécurité, le vétéran, furieux, fouilla dans sa poche, récupéra ses médailles et les jeta sur le sol en hurlant : « À quoi sont-elles bonnes ! » Ce n'est qu'en 1985 que le gouvernement canadien s'excusa

Japonais du

Canada

Le sergent Masumi Mitsui et ses médailles.

pour les actions commises envers ses citoyens d'origine japonaise et le 2 août de cette année-là Masumi ralluma la flamme du monument qui avait été construit en 1920 à Vancouver (Stanley Park) pour rendre hommage aux soldats d'origine japonaise de la Grande Guerre. La flamme avait été éteinte après Pearl Harbor. Le sergent Masumi Mitsui est décédé le 22 avril 1987, quelques mois avant son centenaire.

Le 8 septembre 2003, David Mitsui, petit-fils du sergent, était invité par le Canadien Michel Gravel à participer à l'inauguration de la place McKean à Cagnicourt, Masumi ayant participé aux opérations dans ce secteur... Les Japonais-Canadiens appartiennent aussi à l'histoire du Pas-de-Calais.

FIDJIE Un prince « noir comme l'encre »

Du paradis en plein Pacifique à l'enfer des tranchées. Le périple insolite de Ratu Sir Lala Sukuna, un chef des îles Fidji qui a combattu en Champagne et en Artois, obtenant Médaille militaire et Croix de guerre. Josefa Lalabalavu Vana'ali'ali Sukuna voit le jour le 22 avril 1888 dans l'île de Viti Levu. Sa famille appartient à la noblesse de l'archipel et le jeune garçon reçoit une éducation très « british », intégrant l'université d'Oxford. Il est en Angleterre quand la Première Guerre éclate et veut se battre. Mais l'étudiant fidjien est noir, or l'armée anglaise refuse l'intégration des hommes de couleur. Peu importe, le Fidjien traverse la Manche et s'engage dans la Légion étrangère - l'Américain Henry Farnsworth parle d'un « prince noir comme l'encre ». Printemps 1915, le prince et les légionnaires sont dans les tranchées de Berthonval. Avec la première brigade de la division marocaine au sein du 2^e régiment de marche du 1^{er} Étranger, le 9 mai 1915, Sukuna monte à l'assaut aux « Ouvrages blancs » du côté de Neuville-Saint-Vaast. Carency, Souchez, la fureur et le sang. Le Fidjien reçoit sa première citation pour actes de bravoure. Septembre 1915, Sukuna participe à la bataille de Champagne, le 28



Un groupe de travailleurs du Fiji Labour Corps. Calais, ils avaient très peur des raids aériens : « chez nous certains pensaient que c'est le jour du Jugement dernier », écrivait un travailleur à sa famille.

devant Souain, il est blessé à la tempe et hospitalisé à Lyon. « Je suis conscient de faire mon devoir, écrit-il à sa famille mais la guerre c'est l'enfer. La vue du sang me donne la nausée, les effets du conflit sur les populations me font verser des larmes ». En janvier 1916, les autorités britanniques le pressent de retourner sur son archipel. Il débarque à Suva le 30 mars, la tête couverte de bandages. Indigène soumis

aux décisions des autorités coloniales, Sukuna devient fonctionnaire et tente de convaincre les Britanniques d'envoyer des Fidjiens au front. Lui-même retourne en France en mai 1917, non pas en soldat mais en travailleur, sergent du Fiji Labour Corps. À Calais, Sukuna et une centaine d'hommes travaillent sur le port. En janvier 1918, ils sont envoyés à Marseille puis à Taranto en Italie. Onze de ces travailleurs trouveront la mort en France, enterrés à Calais, Marseille et Taranto. En septembre 1918, le Fiji Labour Corps vogue vers le Pacifique. Avocat au barreau de Londres durant un moment, fidjien dans l'âme, Ratu Sukuna devient un homme politique majeur de l'archipel. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il exhorte les Fidjiens « à verser leur sang pour la Grande-Bretagne » : deux mille se battent auprès des

Alliés. Lors du processus de décolonisation des Fidji, Ratu Sukuna préside le conseil législatif. Le « père des Fidji modernes » prend sa retraite en avril 1958 et meurt le 30 mai à bord d'un navire qui l'emmène en Angleterre. Désormais, aux îles Fidji, le dernier lundi du mois de mai est une journée fériée : le Ratu Sukuna Day. Fidji : le rêve pacifique, le rugby et un héros de la Grande Guerre.

Textes : Christian Defrance

LES SUD-AFRICAINS

DELVILLE Wood, Butte de Warlencourt. La mort au coin du bois, le sang de milliers de soldats abreuvant les sillons des champs de la Somme, de l'Artois. Une catastrophe pour la 1^{ère} brigade d'infanterie sud-africaine.

Après avoir participé à des opérations militaires en Égypte et en Libye, ces troupes sud-africaines débarquent à Marseille le 20 avril 1916 et montent vers le nord et ses tranchées. Rude acclimatation dans les Flandres. Le 2 juillet, la brigade entre de plein fouet dans la bataille de la Somme. 537 hommes trouvent la mort durant la première semaine de combat. Et ce n'est qu'un début, la furie guerrière continue.

Le 15 juillet, les Sud-Africains (121 officiers et 3 032 hommes) reçoivent la mission de prendre le bois et de tenir à tout prix. Les Allemands sont beaucoup plus nombreux, c'est une boucherie. Une semaine plus tard, la brigade ne compte plus que 780 hommes valides ; 763 ont été tués, 1 709 blessés.

La guerre ne sait pas retenir les leçons. Le 12 octobre 1916, la brigade sud-africaine est à nouveau dépecée à la Butte de Warlencourt avec ses cinquante pieds d'altitude. Les pertes sont élevées. Pas de repos en vue et dès 1917, les Sud-Africains se battent à Arras, à Ypres... « Réduite à la taille d'un bataillon » en mars 1918 lors de l'offensive allemande, la valeureuse brigade se met en évidence à Meteren en juillet.

On estime que 5 000 Sud-Africains ont été tués... Sud-Africains presque tous à la peau blanche qui nous amènent à évoquer les travailleurs noirs du SANLC, South African Native Labour Corps : 25 000 volontaires quittant Cape Town d'octobre 1916 à janvier 1918. En compagnie d'Égyptiens, de Chinois, de Fidjiens, etc., ils ont déchargé des millions de tonnes de munitions et de vivres dans les ports de Dunkerque, Calais, Boulogne-sur-Mer... En Europe, le SALNC a perdu 1 120 hommes. Et ceux qui retrouvèrent l'Afrique du Sud n'eurent pas droit à la Médaille interalliée de la Victoire ! Odieux effets de l'apartheid.

LES TERRE-NEUVIENS

CINQ caribous de bronze. Beaumont-Hamel, Courtrai, Gueudecourt, Masnières et Monchy-le-Preux. Impressionnantes grandes statues immortalisant la douleur et la valeur des combattants venus de Terre-Neuve.

Cette île, la plus ancienne colonie de l'Empire britannique, comptait 250 000 habitants en 1914. Elle participa d'abord à la Grande Guerre et au cours des quatre années de conflit, le Newfoundland Regiment mobilisa plus de 6 000 hommes. 1 200 trouvèrent la mort en Belgique, dans le Nord, la Somme et le Pas-de-Calais.

Premier juillet 1916, premier jour de la bataille de la Somme, près de Beaumont-Hamel : 802 Terre-Neuviens montent à l'assaut des tranchées ennemies... Le lendemain matin, 68 seulement étaient encore capables de combattre. Le 12 octobre 1916, le même régiment participe à la bataille du Transloy et s'empare des retranchements allemands à Gueudecourt.

Le 14 avril 1917, le 1^{er} bataillon du Essex Regiment et le Newfoundland

Regiment s'emparent de la colline de l'Infanterie à l'est de Monchy-le-Preux. Mais ils se heurtent à une grosse contre-attaque allemande et presque tous sont tués ou capturés. Dans Monchy, l'état-major des Terre-Neuviens (une dizaine d'hommes) résiste héroïquement (grâce à des tireurs d'élite) à toutes les tentatives - 200 à 300 Allemands - ennemis pour s'emparer du village. Quatre heures avant la relève. Le régiment terre-neuvien a été presque anéanti : 166 morts, 141 blessés, 153 prisonniers. Fin juin 1917, les Terre-Neuviens montèrent en Belgique près de Langemark, revenant en France à la mi-octobre, s'illustrant près de Masnières. Leur détermination poussa le roi d'Angleterre à décerner le titre de « Royal » au Newfoundland Regiment qui participa en septembre 1918 à la grande offensive finale dans la région d'Ypres.

Le meilleur tireur, « the best sniper » du régiment fut un des quinze volontaires inuits du Labrador, John Shiwak, chasseur et trappeur, tué lors de la bataille de Cambrai le 20 novembre 1917.

Texte : Marie-Pierre Griffon

POUR LES BELGES réfugiés en France : un hôpital civil à Neuville-sous-Montreuil

QUAND la Belgique a été envahie par les Allemands, dès 1914, les habitants se sont enfuis. Comme ailleurs en France, la région de Montreuil-sur-Mer a vu arriver ces réfugiés en grand nombre. Dans un premier temps, l'accueil fut chaleureux. Au bout de quatre ans, toutes ces nouvelles bouches à nourrir étaient parfois moins bienvenues et les gentils Belges devenaient à l'occasion « les Boches du nord »... Toujours est-il que cette population fatiguée, épuisée, parfois blessée devait être soignée. Pour elle, un hôpital a été créé.

Pour envahir la France, les Allemands devaient passer par la Belgique et violer sa neutralité. Ils déclarèrent donc la guerre à nos voisins le 3 août 1914. Très vite presque tout le pays a été occupé. Le Roi Albert, au front avec ses soldats, avait une image particulièrement favorable dans l'opinion publique française. Du reste, il a été décoré de la médaille militaire et une journée du « Drapeau belge » avec vente d'insignes au profit des réfugiés a été créée.

L'engouement du public a même conduit à débaptiser un dessert d'origine autrichienne pour le transformer en « café liégeois » !

Le ministère belge de la Guerre s'est installé à Dunkerque et l'armée a mis en place des hôpitaux militaires à Calais, en Normandie, en Bretagne. Parallèlement, l'afflux de personnes réfugiées a obligé la création d'hôpitaux civils. Celui de la Chartreuse Notre-Dame des Prés à Neuville-sous-Montreuil, de 1915 à avril 1919, était « mis sous le haut patronage de sa Majesté la reine et de son excellence le ministre de l'Intérieur belge ». Yann Hodicq, passionné de Première Guerre mondiale et auteur de « Montreuil-sur-Mer : 1914-1918 » explique que « l'établissement comptait 700 lits, que



Un cantonnement de l'armée belge devant Arras.

le personnel médical venu de Belgique était composé de religieuses, d'un aumônier et de deux ou trois médecins... » Dire le nombre de personnes accueillies là est impossible mais, explique Y. Hodicq, « on peut supposer que le nombre est très élevé si l'on

observe seulement celui des personnes qui y sont décédées. 610 sont enregistrées en mairie de Neuville... » Sans compter qu'il a fallu, à un moment, recevoir aussi des militaires. À une certaine époque les décès étaient si nombreux qu'il fallait même

inhumer deux corps à la fois. Pour répondre au débarquement toujours croissant de blessés qui arrivaient inopinément à la gare de Montreuil, l'hôpital a dû régulièrement évacuer ses patients les plus valides vers d'autres villes, pour libérer des lits.



LES PORTUGAIS

LE 24 février 1916, à la demande du vieil allié britannique, le Portugal arraisonne 36 navires marchands allemands qui ont jeté l'ancre dans ses ports. Le 9 mars 1916, l'Allemagne déclare la guerre à la jeune et encore fragile république portugaise. Le 17 janvier 1917, le corps expéditionnaire portugais est officiellement créé. Il dépendra de l'état-major britannique. Du 2 février 1917 au 28 octobre de la même année, quelque soixante mille hommes embarquent pour la France.

Trois longues journées en mer, avec la crainte des attaques sous-marines avant d'arriver à Brest. Puis, il s'agit d'un long way to la gare d'Aire-sur-la-Lys. Encore trois jours, huit cents kilomètres. La 1^{re} division du général Gomes da Costa prend ses quartiers généraux à Théroutanne, la 2^e commandée par le général Simas Machado à Fauquembergues. Le grand commandement du CEP est à Roquetoire dans le château de la Morande (et son grand parc, théâtre de la remise de 45 Croix de guerre le 13 octobre 1917 en présence du président de la République portugaise). Les troupes portugaises s'entendent bien avec les populations locales, participant aux processions, aux enterrements, aux fêtes comme les feux de la Saint-Jean où ils sortent le cavaquinho, instrument proche de la guitare. Plus sérieusement, l'instruction des troupes tourne à plein régime début 1917 à Mametz, Clarques, Audinethun. Du 11 mai au 5 novembre 1917, les unités prennent position sur la ligne de front; le secteur portugais formant une espèce de trapèze autour de Neuve-Chapelle, Laventie, La Couture, Saint-Venant. Saint-Venant où le manoir de la Peylouse



Photo fond documentaire Dominique Fèvre (Aghem)

ont résisté du mieux qu'ils ont pu

Les soldats portugais ont participé avec bravoure à la bataille de la Lys. Un pays de la Lys où ils ont laissé de nombreux... souvenirs.

est devenue résidence officielle en juin 1917 de Fernando Tamagnini, commandant du CEP.

« Georgette » et le sacrifice

L'hiver est terrible dans les tranchées avec neige et gel à pierre fendre, les soldats détestent les rations anglaises. Les raids ennemis sont dévastateurs, c'est la révolution au Portugal! Les renforts n'arrivent plus. Le moral est au plus bas; le CEP déplore déjà la perte de plus de cinq mille hommes dont un millier de tués. L'état-major britannique décide de relever les troupes les 6 et 9 avril 1918. Mauvaise fortune: les Allemands sont prêts à attaquer. L'opération « Georgette » débute à 4h15 le 9 avril. L'horreur de la bataille de la Lys: 100 000 Allemands super-entraînés et un barrage d'artillerie contre 20 000

Portugais désœuvrés. « Ils ont résisté du mieux qu'ils ont pu, se battant avec bravoure ». Devant Laventie jusqu'à 11 heures. Tenant La Couture jusqu'au lendemain à 11h45. Hécatombe. Près de 400 tués, 6500 prisonniers et 35 % des effectifs du CEP dans l'incapacité de combattre. Le Corpo ne survit pas à ce cataclysme. Repli sur Ambleteuse et la côte. Armistice. Le 1^{er} décembre 1918, une dernière parade militaire a lieu sur l'aérodrome de Trézennes près d'Aire... Aire et sa gare d'où part un premier train avec quatre cents soldats portugais en direction de Cherbourg. Le 18 janvier 1919, une délégation portugaise participe à la Conférence de la paix à Versailles, et le 14 juillet suivant, un contingent de quatre cents hommes du CEP occupe une place tout à fait légitime dans la parade de la Victoire à Paris. Légitime après un terrible

sacrifice: 2160 morts, 5224 blessés, 6678 prisonniers.

Aménagé en 1935, le cimetière militaire portugais de Richebourg-l'Avoué accueille 1831 tombes. En face du cimetière, la chapelle Notre-Dame-de-Fatima a été érigée en 1976. Inauguré le 10 novembre 1928, le monument aux héros portugais de La Couture représente un soldat luttant contre un squelette armé d'une faux. Aire, Roquetoire, Marthes, Saint-Venant, Laventie, Richebourg, La Couture: des noms pour ne plus oublier la participation portugaise à cette Grande Guerre. « Le Portugal ne le méritait pas » écrit Manuel do Nascimento dans un livre récent sur la bataille de la Lys que les historiens officiels britanniques appellent encore la bataille d'Estaires ou la 4^e bataille d'Ypres.

LONGTEMPS écrite en tout petit dans nos livres d'histoire, voire carrément effacée, l'implication du Portugal dans la Première Guerre mondiale – loin d'être insignifiante – attire enfin les chercheurs, les passionnés d'histoire militaire, lusitaniens, français ou anglais. Sans oublier les généalogistes et les petits-enfants, arrière-petits-enfants de ces combattants de Lisbonne, Porto ou Braga restés en France, dans le Pas-de-Calais surtout, après l'Armistice. Un Pas-de-Calais où il est aisé de suivre le Corpo Expedicionario Portugues (CEP), d'Aire-sur-la-Lys à Laventie et de La Couture à Roquetoire en passant par Mametz...

Mametz, les troupes portugaises s'y installent au printemps 1917 pour leur instruction complémentaire. Utilisation des masques à gaz, maniement des grenades et des baïonnettes: le décor est planté au camp du hameau de Marthes. « Un camp aujourd'hui impossible à situer », regrette Matthieu Fontaine. Oublié! Dieu sait pourtant si Matthieu (30 ans) a questionné les « anciens » du village. Grand amateur d'histoire orale, il a pu constater que « la guerre 14 a été une ouverture au XX^e siècle. Les villageois ont vu débarquer des Anglais, des Indiens, des Portugais... » Ces Portugais qui ne le quittent plus depuis

dix ans. Depuis qu'il essaie de mettre un visage sur un nom, celui de son « vrai » arrière-grand-père. Guerre et coup de foudre. Le 14 octobre 1919, Hélène voit le jour à Crecques, autre hameau mametzien. Olga, la mère, a dix-huit ans; le père est un soldat portugais. « Son nom avait été francisé: Matthieu Lérias. Célibataire. Cheveux bruns ondulés. Il savait lire et écrire. S'occupait des chevaux. Le père d'Olga a refusé qu'elle parte au Portugal avec lui. Et c'est à peu près tout ce que l'on sait ». Olga n'a pas été mise au ban de la famille. Elle a refait sa vie, écrivant régulièrement à son Matthieu; au moins jusqu'en 1949, une lettre revenant alors à Mametz pour signaler la mort du soldat. « Alors elle a tout brûlé », soupire Matthieu Fontaine, petit-fils d'Hélène, décédée au début de cette année 2008. Depuis 1999 donc, relayant sa sœur, Matthieu essaie de savoir qui était cet autre Matthieu. Jusqu'en 2005: rien! Les archives militaires du Portugal restaient muettes; « rien n'était classé. La Grande Guerre est une période difficile de l'histoire du Portugal. » Rien en France non plus. Rodé aux recherches, Matthieu, doctorant en histoire moderne, n'a jamais abdicqué. Ouf, en 2005, arrive un courrier des mêmes archives militaires portugaises: photocopies du dossier du papa d'Hélène: Mathews de Matos Lérias, né en 1895, originaire de Maçao (au centre du Portugal), soldat du 8^e régiment d'artillerie.



Photo fond documentaire Dominique Fèvre (Aghem)

Printemps 1918: un soldat de la 5^e (Highland) Division dans le pays de la Lys.

Un acte de naissance suit en 2006. Depuis c'est à nouveau le calme plat. « Les historiens ne connaissent pas ce 8^e régiment d'artillerie! » Alors Matthieu Fontaine a suivi toutes les manifestations liées au 90^e anniversaire de la bataille de la Lys; il a noué des contacts avec des associations portugaises en France, avec la télé portugaise. Toujours dans l'optique d'en savoir plus sur Mathews. « Et j'irai au Portugal, à Maçao, c'est sûr ». Source de déceptions et de déillusions peut-être? Peu importe, Matthieu Fontaine n'abdicque jamais.

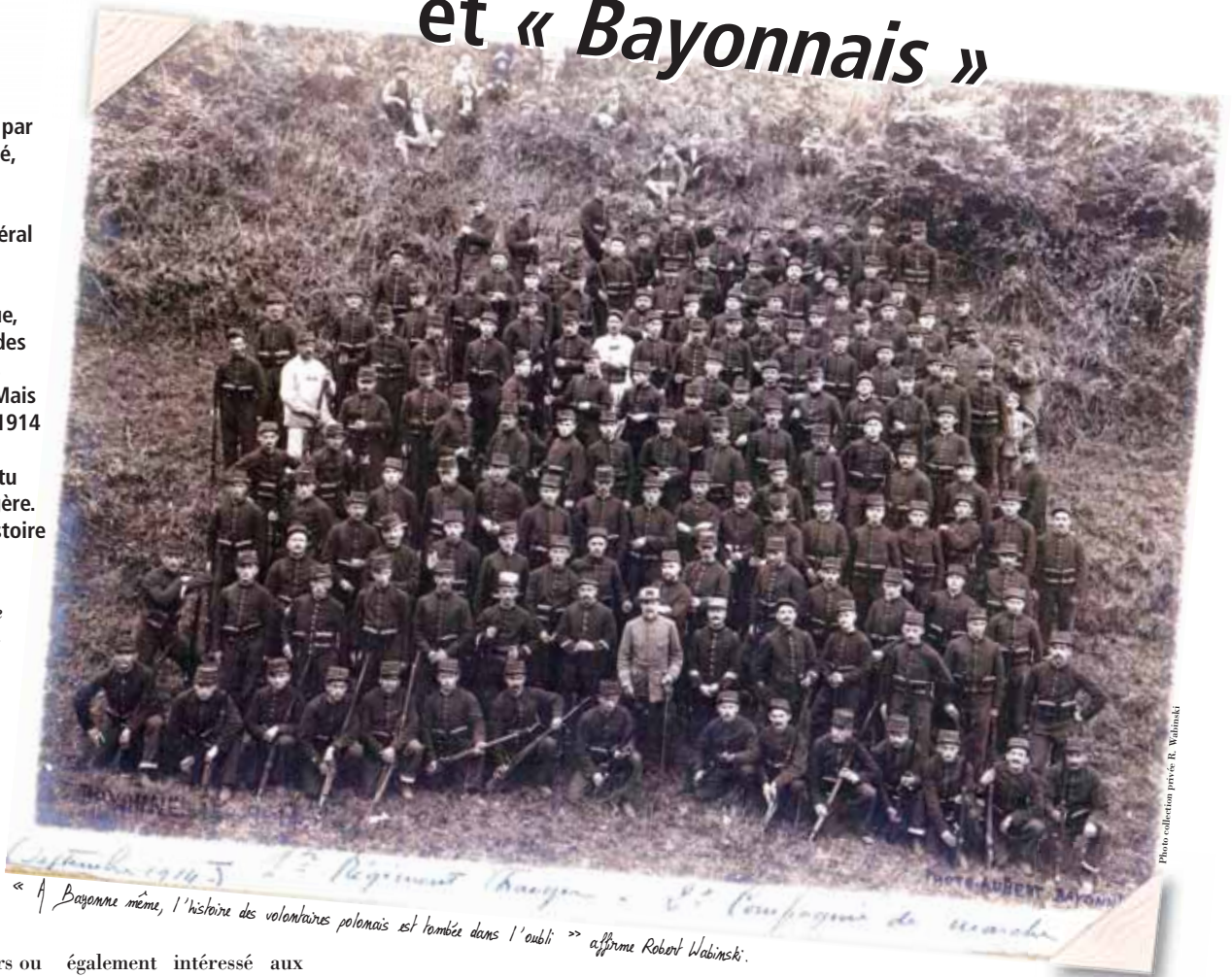
POLONAIS

Le 4 juin 1917, un décret signé par le président Raymond Poincaré, entérine la création sur le territoire français d'une armée polonaise. Commandée par le général Jozef Haller, elle comptera plus de 30 000 hommes à la fin du conflit : émigrés polonais venus d'Amérique, prisonniers de guerre, déserteurs des armées ennemies, peu de Polonais résidant en France avant 1914... Mais avant cette « Armée bleue », dès 1914 et 1915, un petit groupe de volontaires polonais avait combattu dans les rangs de la Légion étrangère. Ces hommes sont entrés dans l'histoire sous le nom de « Bayonnais ».

« Quand le ministre de la Guerre autorise le 21 août 1914 les étrangers à entrer dans l'armée française, plusieurs centaines de Polonais se présentent sans hésitation dans les bureaux d'enrôlement », explique Robert Wabinski* qui prépare pour 2014 et leur centenaire un ouvrage sur ces « Bajonczyzy » (Bayonnais en polonais). Les premiers volontaires, cinq cents à Paris, autant à Toulouse, trois cents à Abbeville et Douai – étudiants, mineurs, ouvriers ou aristocrates... – répondaient en fait aux appels lancés par différents cercles, associations et unions patriotiques tels les « Sokol » ou les « Strzelec », espérant voir renaître leur « Mère Patrie » alors partagée entre les empires allemand, autrichien et russe. « Les autorités françaises durent justement tenir compte des susceptibilités de la Russie, pays allié, voyant d'un mauvais œil la formation d'une armée polonaise en France », ajoute R. Wabinski. Les volontaires furent versés dans les régiments de marche de la Légion étrangère ».

Rapidement, un détachement de quatre cents hommes rejoignit le centre d'instruction de Bayonne, constituant bientôt la 2^e compagnie du bataillon C du 2^e régiment de marche du 1^{er} régiment étranger, plus connu sous le nom de « 2^e de marche du 1^{er} étranger ». Robert Wabinski s'est

et « Bayonnais »



également intéressé aux

étendards des volontaires : « un premier avec l'Aigle blanc, porté par Wladyslaw Szuyski tombé le 27 novembre 1914, un deuxième réalisé par le peintre Styka et le troisième brodé au fil d'or par des dames de Bayonne ». Deux mois de formation et les « Bayonnais » amorcent un véritable « chemin de croix » en Champagne. Ils participent à la rude bataille de Sillery le 22 novembre 1914. Ils arrivent ensuite en Artois et le 9 mai 1915 c'est l'hécatombe aux portes d'Arras. Tobie Aberbach disparu à Berthonval, André Adamski tué à Mont-Saint-Éloi, André Budzinski tué à Berthonval, Henri Chocinski disparu au nord d'Arras, Guibel Goldberg tué dans le secteur de Berthonval... la liste des tués et des disparus est longue jusqu'à Edmond Wiweger, François Zawieja. Le 16 juin 1915, les « survivants Bayonnais »

attaquent à la baïonnette pour la prise du cimetière de Souchez. « Les restes de la division disparaissent pratiquement en totalité ». « Unité de premier ordre dont le dévouement et l'esprit de sacrifice se sont particulièrement affirmés le 9 mai 1915, où, placée en tête de la colonne d'attaque des « Ouvrages Blancs », elle s'est brillamment emparée des positions ennemies opiniâtrement défendues ; ne s'est arrêtée qu'après avoir atteint ses objectifs, malgré des pertes très lourdes » dit la citation à l'ordre du jour.

Le 11 novembre 1918, la Pologne retrouve son indépendance. Les années vingt voient débiter la grande émigration vers le Pas-de-Calais. Les « Bayonnais » ne sont pas oubliés. Un monument est érigé en 1929 à Neuville-Saint-Vaast, au bord de la route nationale, inauguré le 21

mai 1933 par l'ambassadeur de Pologne. Détruit par les Allemands en 1940, il est reconstruit. Endommagé par les tempêtes de février 1967, il est à nouveau reconstruit par des bénévoles, grâce à une souscription lancée par le journal *Narodowiec* ; renové en 1995 puis « mieux signalé » en 2007 à l'occasion de l'année de la Pologne dans le Pas-de-Calais.

* Né en 1949 à Calonne-Ricouart, fils de mineur - et légionnaire -, Robert Wabinski a fait des études de droit à Lille. Sa carrière professionnelle a démarré au centre spatial de Kourou en 1975. Il n'a plus quitté le Centre national d'études spatiales, actuellement expert auprès du directeur des ressources humaines à Paris. Robert Wabinski est colonel de réserve.

TCHÈQUES et « Nazdar »

Charles Bezdicek, 27 ans, soldat du 2^e régiment de marche du 1^{er} Étranger, mort pour la France le 9 mai 1915 à La Targette, tué à l'ennemi. Héros tchèque. En Artois, Karel Bezdicek est le porte-drapeau de la compagnie « Nazdar » (traduction de « Salut à notre succès ») constituée de volontaires tchécoslovaques - minorité alors incluse dans l'empire austro-hongrois. Bezdicek est tombé dans la tranchée allemande, le corps enveloppé du drapeau tchèque. Puissant symbole. Dostal, Dubisz, Houska, Kramata, Kubanek, Marek, Pribyl, Stetka... Les disparus des tranchées de Berthonval, de La Targette, de Souchez reposent dans le cimetière tchécoslovaque situé entre La Targette et

Za Svobodu ». Ils ont choisi de mourir pour la Liberté. À l'image de Josef Pultr, tué lui aussi le 9 mai 1915 ; il était le moniteur des Sokols lors de leur mois de formation à Bayonne. À l'image de Josef Sibal, 49 ans, mort le 10 mai 1915 des suites de ses blessures de guerre ; il était le président de l'association Rovnost. Dès l'été 1914, les Sokols de Paris et les socialistes de Rovnost avaient décidé de s'engager en cas de guerre ; la colonie tchèque de Paris (artistes et artisans) organisa une manifestation devant l'ambassade d'Autriche-Hongrie et une autre place de la Concorde. Des feuilles d'engagement furent imprimées dans les deux langues. Tous les Sokols valides s'empressèrent de les remplir et de les signer. Le

Souchez. À l'entrée, un monument inauguré en 1925 : « Z Volili Zemriti

22 août, ils allèrent, drapeau sokol en tête, passer le conseil de révision.

Le 23 octobre 1914, un bataillon de 250 hommes (formés à Bayonne) partit pour le front de Champagne avec le 2^e Régiment de marche rattaché à la division marocaine. Le 11 décembre, le premier légionnaire tchèque était tué. Le 9 mai 1915, la division attaqua en Artois, onze heures de lutte... et la Légion dut se replier. Après les attaques de mai et juin 1915, la compagnie « Nazdar » cessa d'exister en tant qu'unité indépendante et ses rescapés furent répartis dans toutes les formations du régiment de marche de la Légion. En 1918, une brigade tchécoslovaque fut constituée en France, qui retourna au pays à l'automne en 1919. Au total, 650 légionnaires tchèques périrent en France au cours de la Première Guerre mondiale.

ALLEMANDS

Au cimetière militaire allemand de Lens-Sallaumines : Paul Mauk, l'enfant soldat



Ph. Collection Volkshand Deutsche Kriegsgräberfürsorge « V ».

Paul, 14 ans, volontaire appartenant au IV^e corps du régiment d'infanterie 113 (5^e régiment de Badois situé à Freiburg) « remarqué pour son humour, son ardeur et son talent de tireur ».

L'ENFANT dort, entouré de ses 15 645 camarades. Au bout du cimetière de Lens-Sallaumines, dans le carré réservé aux militaires allemands, est enterré le plus jeune engagé de toute la Grande Guerre. Paul Mauk n'avait que 14 ans. Le 6 juin 1915, une balle perdue lui a arraché l'avant-bras et a mis le feu aux munitions qu'il portait en poche. Il est mort le lendemain, « sans une plainte ».

La guerre a éclaté l'année de sa communion. « Paul Mauk était un jeune homme ouvert qui ne cachait pas ses sentiments », décrit Ernst Jünger*, essayiste et romancier allemand. « Il était d'une bonté naturelle, dit encore l'écrivain allemand, et d'une gaieté sans ambages ». Quand il était petit, Paul voulait devenir médecin « pour soulager les hommes et rendre service ».

L'enfant aimait les fleurs... mais aussi les histoires de bataille. Celles de Felix Dahn en particulier et surtout le roman « Combat pour Rome », dont le personnage Tolita était son héros préféré. Paul Mauk était le

sixième d'une famille de huit enfants. Né le 19 juillet 1900 dans un village de la Forêt Noire, il a grandi « entouré d'amour » à Freiburg. Il nourrissait des liens très affectueux avec Walther son frère aîné seulement d'une petite année.

Dans leur costume de communiant

Quand la guerre a été déclarée, les jeunes gens « conscients de leurs responsabilités » se sont inscrits à la caserne 113... Pour cacher leur grande jeunesse et avoir l'air sérieux, ils ont endossé leur costume de communiant. Ils étaient bien bâtis et mûrs, aussi, il ne leur aura pas été trop difficile de tricher sur leur âge... Les deux frères ont obtenu le certificat d'aptitude pour toutes les armes à feu et ont rejoint les compagnies de réserve. Après une formation dure et sévère dans la IV^e compagnie, ils sont envoyés dans la III^e « où Paul est remarqué pour son humour, son ardeur et son talent de tireur ». Au sein de cette compagnie, quand vint l'époque de Noël, les frères Mauk s'occupèrent du sapin, des cadeaux et des surprises pour leurs camarades. L'enfance n'était pas si loin...

C'est au printemps 1915 qu'ils ont posé le pied, pour la première fois sur un champ de bataille. Paul avait « conscience de faire partie de ceux qui vont contribuer à l'avenir de la patrie, de faire corps avec l'histoire mondiale ». Le régiment d'infanterie badois 113, auquel ils appartenaient alors, avait vu tomber Saarburg, la Lorraine et la région de Toul. L'objectif suivant était la colline de Lorette. C'est là, dans un local de repos, qu'ils ont retrouvé par hasard Karl leur grand frère; l'homme était blessé. Karl avait un rôle de conseiller et donnait des informations sur les fronts. À ses petits frères et aux autres soldats volontaires, il a relaté les combats âpres et tragiques des tranchées. Cela n'a pourtant pas suffi pour décourager le petit Paul qui est reparti aux affrontements, « avec toute son ardeur ». Meurchin, Wingles, Hulluch, Béthune... l'adolescent était de tous les combats. « Son ego viril frémissait dans une fierté jubilatoire... » raconte Ernst Jünger. Mais dans le quartier d'attente, Paul était aussi de tous les jeux...

« Il était fasciné par les lumières »

Le 9 mai 1915, en passant sous des barbelés, Paul Mauk a été blessé à

la tempe par un éclat de grenade. Difficile cependant de lui faire quitter le champ de bataille ! « Il était fasciné par les lumières qui reliaient le monde des tranchées au Niemandland ! Il lui semblait que les silhouettes y étaient fantasmagoriques. » Impossible de le garder longtemps en convalescence à l'infirmerie... Ôtant lui-même son bandage blanc, il a vite rejoint ses camarades auprès desquels il disait partager « le même destin, la même misère, mais aussi les mêmes joies, la même fierté ». Avec sa troupe, il s'est dirigé vers Liévin pour remplacer le régiment d'infanterie 112. Pendant toute une journée, la IV^e Compagnie a subi les feux des Français et a perdu beaucoup d'hommes. Le soir du 6 juin, alors que Paul avait été relevé et se trouvait dans un petit fossé non loin de la ligne de tranchées, une balle perdue lui a touché le bras et enflammé les munitions qu'il gardait dans la poche. Ses blessures étaient cruelles. Son frère, touché lui aussi, ne pouvait l'aider.

En toute hâte, Paul Mauk a été transporté vers le poste d'infirmerie du 1^{er} bataillon à Liévin. Conscient de son état critique, l'adolescent ne se plaignait pas. À son frère en larmes, « il parlait calmement de sa blessure », raconte Ernst Jünger et gardait « la fierté sereine d'un homme qui prend son destin en main. » L'enfant soldat est resté digne devant la mort. Le soleil du matin du 7 juin 1915 « a salué un dormeur paisible (...) dont les lèvres dessinaient le sourire dans l'éternité. » Le garçon a été enterré au cimetière militaire allemand de Lens-Sallaumines. La nouvelle de sa mort

est arrivée dans son village et à son frère Karl, devenu lieutenant du régiment des chasseurs. L'homme laissera, lui aussi, la vie sur un champ de bataille, le 7 avril 1918. Dans ses affaires, un poème sera retrouvé. Il chante le petit Paul.

« Mon frère, mon bien-aimé frère
Laisse-moi voir encore la clarté de tes petits yeux
Plus vif et gai, j'irai soutenir le prochain combat
Avec le véritable courage du soldat allemand (...) »



Photo M. Pierre Griffon

Paul repose au cimetière militaire allemand de Lens-Sallaumines, dans la rangée 11, tombe 268.

*Die Unvergessenen (Les Inoubliables) de Ernst Jünger. Paul Mauk, de Walter Schmidt.

avec la nature

Communion

Le cimetière militaire allemand de Lens-Sallaumines a été créé à l'automne 1914 par les troupes allemandes. Il a été nommé « Cimetière de Lorette » ou « Cimetière du XIV^e corps d'armée » car c'est là qu'on été inhumés la plupart des soldats tombés au cours des combats, menés autour des hauteurs de Lorette. Sont venus ensuite s'ajouter

les morts au combat de la région de Lens. En 1917-1918, un tir d'artillerie allié a détruit complètement les lieux. Les autorités françaises les ont reconstruits après la guerre.

En 1926, après un accord passé avec les autorités militaires françaises, le « Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge » - le service d'entretien des sépultures militaires allemandes - a entrepris l'amélioration de l'état de la nécropole. Cette association privée qui compte plus d'un millier de membres et 150 employés pour le seul sol français, est toujours responsable aujourd'hui de l'entretien des cimetières allemands à l'étranger. 90 % de

ses ressources financières viennent de dons et de cotisations.

La plupart des cimetières militaires allemands se fondent littéralement dans leur environnement.

Un peu comme s'ils communiaient avec la nature, dans la plus pure tradition de la mythologie germanique héritée des peuples scandinaves. Lorsque la présence d'un arbre interrompt une rangée de croix, on ne touche jamais à l'arbre. On déplace simplement une croix en avant ou en arrière. Le cimetière de Lens-Sallaumines n'échappe pas à la règle.

Les cimetières militaires allemands du Pas-de-Calais :

Lens-Sallaumines, Billy-Montigny, Sailly-sur-la-Lys, Laventie, Billy-Berclau, Carvin, Meurchin, Pont-à-Vendin, Oignies, Courrières, Douges, Achiet-le-Petit, Écourt-Saint-Quentin, Rumaucourt, Sapignies, Saint-Laurent Blangy, Villers-au-Flos et Neuville-Saint-Vaast qui a le plus grand cimetière militaire allemand de toute l'Europe de l'Est.

Der Schützengraben

La gazette des Allemands à Bapaume



Avant 1916, *Der Schützengraben* ne lésinait pas sur les annonces publicitaires : banque de change place Faidherbe, magasin de vêtements, dépôt de tabacs, librairie du XIV^e Corps, bains pour officiers à l'Hôtel de la Fleur, rue d'Arras à Bapaume, établissement thermal de Ligny-Thilloy, théâtre d'Havrincourt, Casino de Warlencourt, sans oublier le programme du Bali, « Bapaumer

Lichtspiele », cinéma bapalmois « boudé par les civils ».

« Il y eut aussi durant les premiers mois des annonces pour le marché de Bapaume : gibier, volailles, œufs, légumes... Annonce supprimée par manque de succès ? Je me demande qui aurait pu apporter du gibier au marché » notait Gaston Dégardin dans son ouvrage.

ELLE s'appelait évidemment *La tranchée*. Une gazette éditée à Bapaume, ville occupée par les Allemands dès la fin du mois d'août 1914. Dans son livre « La vie quotidienne de Bapaume dans la Première Guerre mondiale » - un outil exceptionnel pour les historiens ! -, Gaston Dégardin avait traduit et épluché les pages de *Der Schützengraben*, du premier numéro, le 22 août 1915, au dernier, daté du 7 juin 1917... Bapaume avait été libérée au printemps par les Australiens.

Dans son premier éditorial, le rédacteur en chef (sans doute le Docteur Körber, médecin chef de l'hôpital selon G. Dégardin) explique que ce journal rédigé par les soldats du XIV^e Corps « en occupation » à Bapaume « doit servir de lien entre eux et avec les familles en Allemagne ». Il ajoute : « Tous sont invités à y participer par des articles historiques, scientifiques, humoristiques ; par des poèmes, des chants. » Au fil des numéros, les soldats journalistes publient des enquêtes sur les villages, châteaux, églises de la région - dynamités lors du repli allemand en 1917 - et bien sûr « quelques articles du général Von Stein encourageants pour ses troupes ». Quand l'atelier d'impression (25, rue d'Arras) est détruit en juillet 1916, *Der Schützengraben* semble se replier sur le château d'Havrincourt. Le 9 mai 1917, le Docteur Schnabel, nouveau rédacteur en chef, salue le 50^e numéro. Et *La tranchée* cesse de paraître brusquement en juin 1917 : un seul article pour ce dernier numéro évoquant « des circonstances extérieures obligeant à arrêter, par suite de la dispersion des membres du Corps en d'autres endroits du front ». Gaston Dégardin avait remarqué en compulsant les traductions : « Les articles et poèmes ne sont pas faits pour dresser le soldat allemand contre le civil. Leurs auteurs ne vilipendent pas le Français, mais ne se font pas faute de malmenier les Anglais à chaque occasion ».

L'armée impériale allemande et ses six millions de victimes

Le 1^{er} janvier 2008 s'achevait à l'âge de presque 108 ans dans une maison de retraite de Cologne, Erich Kästner, considéré comme le dernier vétéran allemand « connu » de la Première Guerre mondiale. Une disparition passée complètement inaperçue en Allemagne, pays qui peine à surmonter « la honte du génocide nazi », où les combattants de la Grande Guerre restent dans les oubliettes de l'histoire. Une génération perdue dont le souvenir est étouffé par les horreurs de la Seconde Guerre mondiale. Contrairement aux Britanniques, Français, Américains ou Australiens, les Allemands n'ont aucune liste « officielle » des soldats morts entre 1914 et 1918. Des milliers dans le Pas-de-Calais. Et le ministère de la Défense allemand se montrait incapable de fournir des renseignements sur Erich Kästner aux médias internationaux. Les mêmes médias qui trois semaines plus tard pouvaient évoquer en long en large et en tranchée la guerre de Louis de Cazenave,



Un hôpital allemand sous le feu anglais.

l'avant-dernier « Poilu » français, mort à 110 ans. Né à Leipzig-Schönefeld le 10 mars 1900, Kästner avait rejoint l'armée impériale allemande en juillet 1918, servant apparemment dans les Flandres. Il était présent quand le Kaiser passa des troupes en revue en novembre 1918. Après la guerre, Erich Kästner passa

possédait ses propres régiments. Des régiments qui incluaient des soldats issus des minorités : Polonais, Danois du Schleswig, Juifs, etc. Environ 60 000 Juifs d'Allemagne - ils avaient acquis des droits civils en 1871 - ont servi dans l'armée impériale durant la Grande Guerre.

un doctorat en droit. Incorporé dans la Luftwaffe durant la Seconde Guerre mondiale, il « revit » la France. Installé à Hanovre en 1945, il exerça la profession de juge.

2057 000 Allemands ont trouvé la mort durant la Grande Guerre, plus de quatre millions ont été blessés. En 1914, l'Empire allemand comptait vingt-cinq états fédéraux : les royaumes de Prusse, de Saxe, du Wurtemberg et de Bavière, six grands duchés, cinq duchés, sept principautés et trois cités libres hanséatiques. L'Alsace-Lorraine était aussi gouvernée comme un état impérial. Presque chaque état

CHINOIS La Grande Guerre

et ses chinoiseries



Photo : Fonds documentaire Alain Jacques

Le Pas-de-Calais compte neuf cimetières chinois de l'Yvette à Saint-Etienne-au-Mont, en passant par Ruminghem, où reposent les compatriotes de ce « Coolie ».

Durant plus d'un demi-siècle, André Coilliot a collectionné les « souvenirs » – du très petit au très encombrant – des deux guerres mondiales. Véhicules, uniformes, livres... S'il a vendu une grosse partie de son « trésor des guerres » à Avril Williams, une Anglaise ayant ouvert un musée près de son « tearoom » à Auchonvillers dans la Somme, l'ancien cheminot de Beaurains reste l'une des figures majeures de la « petite histoire locale des deux conflits ». Incollable sur les « sombres jours de mai 40 à Arras » ou sur « Beaurains sous le feu de 1914 à 1917 ». Intrigué aussi par la présence de travailleurs chinois dans notre département durant la Grande Guerre.

« J'ai vu des tombes avec des idéogrammes dans le cimetière d'Ayette, et je me suis dit comment ça se fait qu'ils sont là ? » Question longtemps passée sous silence ; le sort des « Coolies » dans nos campagnes a été peu étudié. Très peu étudié. Dragons, pétards, nattes et tresses, les choses bougent aujourd'hui, on a même vu une conférence internationale de trois jours sur le sujet en septembre dernier... en

Chine, plus exactement à Weihai dans la province de Shandong (au nord-est du pays) où fut recrutée la majorité des 95 000 Chinois ayant travaillé pour l'armée britannique de 1917 à 1920. Côté armée française, 44 000 travailleurs effectuèrent ce grand déplacement (la baie de Canton était une enclave française).

André Coilliot sort son dossier « chinois » et tombe sur la photocopie d'une carte indiquant les nombreux camps - et cimetières - du Chinese Labour Corps : Arques, Audruicq, Berguette, Boulogne, Calais, Dannes-Camiers, Érin, Étaples, Hardelot, Houdain, Moule, Ruminghem, Saint-Omer, Senninghem, Tournehem, Wimereux... Et il en manque. Le camp de Bouvigny-Boeyffles a été retrouvé et étudié par Serge Thomas et ses élèves de l'école de Sains-en-Gohelle. Les témoignages ont afflué à l'école ! Beaucoup tombaient des nues. Il y avait bien des centaines de Chinois en Gohelle, dans le Ternois. « À Érin, ils réparaient des tanks », rappelle André Coilliot. Une immense usine. Le musée du tank à Bovington en Angleterre possède des photographies d'ouvriers chinois (51^e, 69^e et 90^e compagnies) des *Tank Central Workshops* implantés dans la vallée de la Ternoise, à Érin puis à Teneur.

Nettoyer les tranchées !

Dès 1916, Anglais et Français confrontés à de terribles pertes humaines, se tournaient vers la Chine (qui déclara la guerre à l'Allemagne le 14 août 1917) pour trouver une main-d'œuvre indispensable, dans les ports notamment. Les Français furent apparemment les premiers à « contractualiser » sur la base de 50 000 travailleurs, Marseille accueillant un contingent chinois en juillet 1916. Après négociations avec Pékin, les Britanniques recrutèrent un premier millier de « paysans, forts et capables d'affronter des différences climatiques » du côté de Weihai en novembre 1916 et le Chinese Labour Corps – CLC – fut officiellement constitué le 21 février 1917. Sur une période de treize mois, quelque 84 000 Chinois effectuèrent de sacrés périples : en passant par l'Afrique du Sud, le canal de Suez, le canal de Panama, la Jamaïque, New-York ! La principale route fut celle du Pacifique : débarquement sur l'île de Vancouver (côte ouest du Canada), longue traversée en train jusqu'à Halifax puis le bateau à nouveau jusqu'à Liverpool ou Plymouth, un peu de terre ferme et encore une traversée de Folkestone à Boulogne-sur-Mer avant de reprendre la voie du rail vers Noyelles-sur-Mer et le quartier général du Chinese Labour Corps. Les Chinois du CLC ne portaient pas d'uniforme ; ils étaient répartis - à au moins dix miles du front - dans des compagnies de cinq cents hommes, chacune ayant son major ou son capitaine britanniques, son interprète. Deux repas par jour, dix heures de travail par jour, sept jours sur sept, repos lors des fêtes du calendrier chinois et une paie quotidienne modique avec une partie envoyée en Chine.

S'ils étaient parfois dans les cuisines ou les blanchisseries, ces travailleurs devaient surtout charger et décharger les navires dans les ports, réparer les routes et les voies ferrées, construire des aérodromes... À la fin de la guerre, les Chinois ont rebouché les tranchées et les trous de bombes, recherché les obus qui n'avaient pas explosé et déminé, récupéré les fils de fer barbelés, mais aussi « ramassé » les corps déchiquetés des victimes avant de les enterrer dans les tombes qu'ils avaient préalablement creusées, participant ainsi à la création des cimetières militaires. Durant leur « temps libre », les travailleurs chinois avaient la réputation d'être des maîtres de l'artisanat de tranchées, fabriquant de très beaux objets à partir de balles, de grenades, d'obus. « Les Chinois au ser-

vice de la France étaient plus heureux qu'avec les Anglais : il y avait moins de racisme, avance André Coilliot. Dans l'Arrageois, en février 1919, plus de cinq mille Chinois de la main-d'œuvre coloniale ont remis en état le territoire, à Boisieux, Boiry-Saint-Martin, Bucquoy, Berles, Bienvillers, Foncquevillers, Douchy-lès-Ayette, Ransart, Basseux, Rivière... Comme il y avait un manque de surveillance, il y eut des actes de pillage dans les baraquements provisoires. »

Le premier Chinatown

Au total, environ deux mille travailleurs chinois ont trouvé la mort en France, victimes de maladies, de bombardements, d'explosions lors du « nettoyage » des tranchées, de quelques exécutions et surtout de la grippe espagnole. De 1918 à 1923, les états-majors renvoyèrent progressivement leurs travailleurs vers le Céleste Empire. Entre deux et trois mille restèrent en France, prenant la poudre d'escampette alors qu'on les dirigeait vers le port de Marseille, créant aux alentours de la gare de Lyon, dans l'îlot Chalon, le premier quartier chinois de Paris, aujourd'hui disparu et où une plaque fut inaugurée le 28 novembre 1988, rue Maurice-Denis, « en hommage à tous les ressortissants chinois – travailleurs ou engagés volontaires – qui moururent pour la France. » Certains seraient restés dans le Pas-de-Calais ? « Il me semble dit André Coilliot, qu'un Chinois s'est marié dans un village du sud de l'Artois et qu'il a eu un fils ! »



Photo : Fonds documentaire Alain Jacques

Soldat allemand et prisonniers chinois.